

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura

Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura

Band: 43 (1972)

Heft: 12

Artikel: Feuilles éparses : souvenirs en arpèges, trilles et contrepoints : 1919-1922 : le temps des hussards et des cénobites

Autor: Moine, Virgile

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-825025>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Feuilles éparses

Souvenirs en arpèges, trilles et contrepoints

1919 - 1922 : le temps des hussards et des cénobites

Avant-propos

Grâce à l'hospitalité traditionnelle de l'ADIJ, qui m'a offert aimablement, une fois encore, le numéro de décembre de son « bulletin », j'ai pu ajouter un panneau nouveau à mes souvenirs d'enfance et d'adolescence : celui d'une jeunesse entre 1919 et 1922, turbulente, ardente, ivre d'action dans l'après-guerre immédiat, s'ébrouant pour la seule volupté de s'ébrouer, d'exercer ses forces sans intentions révolutionnaires.

Un long séjour à l'hôpital, une convalescence plus longue encore m'ont incité à la méditation. Tout comme on prend plaisir, seul, à souffler sur l'âtre pour réveiller la flamme qui se meurt, on éprouve une joie profonde à remuer les cendres du passé pour en ressusciter quelques flammèches et voir réapparaître des souvenirs qui dormaient dans les eaux noires de la mémoire. Après la « Belle époque » de mon enfance et une adolescence vécue dans le cliquetis des armes, sous le ciel d'orage de 1914 à 1918, ce sont les 20 ans de 1920 que j'ai voulu évoquer, ceux d'une jeunesse à l'image de son époque, nourrie d'illusions, avide d'utopies et de plaisirs faciles après quatre ans de carnage et de contraintes : la conduite des hussards ! Mais aussi le besoin qu'on ressentait de voir clair en soi, de chercher un but à l'action frénétique, de rêver d'une vie exaltante qui déborde la simple vitalité animale et vous pousse à quêter ou construire un idéal : la conduite des cénobites ! N'est-ce pas aussi un des éternels impératifs de la jeunesse ? Se chercher et servir pour se dépasser ?

Un entrelacs de périodes studieuses et de périodes militaires m'a marqué plus que d'autres, qui furent exclusivement hussards ou cénobites. Et dans une marche à tâtons, je m'efforçais — je m'en suis rendu compte plus tard — entre ces pôles, de cerner mon être en croissance à la recherche d'une harmonie intérieure.

Puissent ceux qui me liront y trouver l'intérêt que j'ai ressenti à revivre une ère bien révolue, celle d'une société que la première guerre avait lézardée et que la seconde a anéantie : se raconter, sans prétention ni narcissisme, comme témoin d'une époque. Serait-ce déjà faiblesse sénile ?

Novembre 1972.

U. M.

I. 1919 : au seuil de la paix... dans les convulsions

Grandis au bruit des armes et dans la fièvre des communiqués belliqueux, sevrés des plaisirs communs aux adolescents en période normale, rationnés dans leurs appétits et leurs besoins d'évasion, les Suisses de ma génération croyaient à l'avènement d'un âge d'or à la fin du conflit,

d'autant plus que les aînés soupiraient à tout instant sur la « Belle époque » et les paradis de 1900. La paix devait ramener la prospérité, l'entente entre les peuples et la joie de vivre. Comme si un traité de paix, simple instrument diplomatique, pouvait atténuer les nationalismes et supprimer les injustices sans en engendrer de nouvelles, le vainqueur dictant toujours sa loi au vaincu. Trop de haine avait séparé les peuples, dont on avait soutenu le moral par une propagande belliqueuse, pour que les ennemis d'hier soient disposés, dans le tréfonds de leur être, à se réconcilier.

Tandis que les chefs d'Etat, réunis à Versailles, taillaient dans la chair vive de l'histoire, supprimaient des empires séculaires, organisaient des plébiscites orchestrés, l'Europe allait à la dérive. L'Allemagne, au cœur du continent, déchirée par des « putschs » nationalistes et communistes, se décomposait ; pour éviter de payer d'énormes dettes de guerre et des réparations, elle s'enfonçait dans la faillite. (Ma collection de timbres s'enrichissait d'exemplaires portant en surcharge 1 million, puis 10 millions, ... 10 milliards de marks !). Tchèques, Polonais, Roumains, Hongrois, contestaient leurs frontières nouvelles, et la Russie des Soviets, au bord du gouffre, connaissait la famine et la guerre civile.

En Suisse, dans le Jura notamment, la fourniture aux belligérants de pièces destinées à la munition avait constitué, dès 1916, l'essentiel de nos exportations. La munition, désormais, était stockée ou livrée au rebut. D'anciens marchés s'effondraient et de nouveaux ne s'ouvraient pas. Et l'on connut le chômage et la pénurie d'argent ; l'indigence s'installa dans maints ménages et dans certains milieux que je côtoyais on en vint à regretter... la fin des hostilités et les munitionnaires. La guerre, c'était... le bon temps !

L'intérêt pour la politique étrangère, d'ailleurs, faiblissait. On ne suivait pas, parce qu'ardues et absconses, les longues disputes juridiques relatives aux traités de paix et aux réparations, les dissensions entre Alliés, les projets de fondation d'une « Société des Nations » prônée par les Américains. Et les foyers de guerre qui persistaient çà et là, un peu partout, trop nombreux et diffus pour fixer l'attention, évoquaient les soubresauts d'un monstre à l'agonie ou les convulsions ultimes d'un vaste incendie. Sans être malaxée comme aujourd'hui par les mass media, l'opinion publique devint vite indifférente. On s'intéressait plus aux acteurs — Clémenceau, Briand, Lloyd George, Wilson — qu'à leurs thèses.

On s'était ému cependant en Ajoie d'un article paru dans l'« Echo de Paris », sous la plume d'un certain général Maîtrot, qui soutenait que la France devait profiter de sa victoire pour corriger stratégiquement ses frontières et réclamer l'annexion de Porrentruy. Voix isolée certes. Mais ce fut un tollé général en Suisse, dans le Jura, et les protestations fusèrent chez nous. On se sentait frères de sang et de langue avec nos voisins de France, dont nous avons pleuré l'infortune. Quant à admettre une annexion, nenni !

Cet incident excepté, la politique étrangère semblait dans l'indifférence, qui dura des années. Il y eut, dans cette grise tapisserie, un ou deux hauts faits en couleurs : la marche sur Fiume par le poète d'Annunzio, à la tête d'un bataillon d'« arditi », des jeunes volontaires de mon âge, ce qui m'enthousiasmait. On parlait aussi d'un mouvement, au

Vorarlberg même, en faveur d'un rattachement à la Suisse. Et j'y croyais, dindon naïf ! Et mon père d'ironiser sur le peu de jugeote que donnaient les études...

La signature officielle de la paix, en juin ou en juillet 1919, fut fêtée sans enthousiasme, au contraire de l'armistice. Un cortège historique, auquel participaient toutes les sociétés locales, parcourut les rues de Porrentruy par une chaleur caniculaire. J'en ai conservé un obsédant souvenir : habillé en piquier du XIII^e siècle, comme une dizaine de jeunes membres de l'orchestre, j'étais affublé d'un justaucorps de laine aux mailles si denses qu'il me collait littéralement à la peau et m'empêchait de marcher au pas. La chaleur aidant, le justaucorps se marbra, se zébra, s'ocella de taches de sueur, mettant en évidence, des fesses aux aisselles, les parties charnues de mon long corps d'adolescent. Glorieux piquier de Sempach ou de Naefels, je finis par ressembler à quelque rescapé d'un bain forcé dans un étang. Croyant sentir peser sur moi les regards moqueurs des jouvencelles bruntrutaines, je baissais les yeux et marchais en titubant, imaginant qu'elles visaient mon sexe ! La paix de Versailles devenait ma tunique de Nessus.

II. La politique intérieure reprend ses droits

Le régiment jurassien à Zurich

La guerre avait fait germer des idées nouvelles sans entamer beaucoup, en Ajoie, la structure des partis traditionnels. La représentation proportionnelle dans les conseils de la nation et la journée de huit heures provoquaient de nombreuses discussions. Mon brave homme de père, radical convaincu, orthodoxe et inflexible, se sentait désemparé face à ces thèses nouvelles, comme un archevêque qui voit la doctrine contestée et sa cathédrale se vider. La proportionnelle, disait-il, rongerait les partis par le dedans et hisserait au pouvoir des mous, des habiles et des incolores promettant à chacun le paradis pour pêcher des suffrages dans tous les milieux. Rouges et noirs, tous en souffriraient. Jacobin et quarante-huitard, comme tous mes parents de Montignez, il prônait l'autorité. Quant à la journée de huit heures, elle serait fatale à la Suisse et provoquerait l'exode des campagnes vers les villes. Seuls les naïfs resteraient fidèles à la terre ! J'aimais à le contrarier, pompeux imbécile, au nom de grands principes humanitaires, sociaux et progressistes, en l'éclaboussant de mon arrogance et de la fatuité de mes 19 ans. Heurt éternel de générations. Mais ce n'étaient que bulles et remous superficiels. Néanmoins, ostensiblement, avec quelques camarades, on prenait ses distances du cercle libéral-ouvrier où nos aînés, tout en nous écoutant avec condescendance, jouaient volontiers les « bonzes ». Et je crois que mon père souffrit de mon esprit de fronde.

Un événement, en avril ou mai 1919, rejeta soudain tout à l'arrière-plan en pays jurassien : les troubles sociaux persistant à Zurich malgré l'échec de la grève générale, le Conseil fédéral mit sur pied le régiment 9 que commandait le prestigieux colonel Guisan, ancien commandant du bataillon 24 (celui des Ajoulots), et qui jouissait déjà d'une popularité de bon aloi que devait encore rehausser la suite de sa carrière.

Fiers de leur mission, les soldats jurassiens avaient été accueillis avec sympathie et générosité sur les bords de la Limmat. Presque tous mes

ainés immédiats en étaient, et je me sentais rongé par les mêmes sentiments, plus aigus encore, qu'en 1914 : « toujours trop jeune ». J'en souffrais dans tout mon être, d'autant plus que la classe pour laquelle j'avais devancé l'appel d'un an n'entrerait pas en caserne, seules devant être convoquées les recrues ayant commencé en 1918 un service que la grippe avait interrompu brutalement. J'attendrais donc encore un an avant d'être soldat. Et j'en étais d'autant plus marri que mes amis en congé ne tarissaient pas de détails et d'éloges sur l'accueil qu'on leur réservait. Qu'ils touchent, sans distinction de grade, une solde supplémentaire de 8 francs, ne m'émouvait pas ; mais j'étais torturé de vivre en dehors de l'aventure militaire.

On comblait nos soldats de mille attentions : cigarettes, chocolat, invitation dans les familles. Ils recueillaient, paraît-il, plus d'applaudissements que de huées. Quelques hourvaris et des remous à la Paradeplatz ressemblaient, à en croire certains tartarins, aux troubles des Tuileries en 1792 !

Quoi qu'il en soit, nos compatriotes, victimes dès 1917 de l'inaction aux frontières, de l'antimilitarisme consécutif aux longues relèves et du doute sur l'utilité réelle de celles-ci, retrouvèrent dans cette mission nouvelle — le service d'ordre répugne par définition aux milices — l'élan des premières mobilisations. Était-ce le sentiment d'avoir été choisis — d'autres le furent aussi ! — pour ce qu'on leur avait désigné comme une mission de « confiance » ? Dans ce climat d'euphorie, un groupe d'Ajoulots décida de monter la « Gloire qui chante », suite de tableaux de la Suisse héroïque et guerrière, due au talent épique de Gonzague de Reynold. Fresque émouvante et colorée, complétée par la musique de Lauber, faisant revivre de vieux airs puisés dans le folklore. Travaillant d'arrache-pied, nos acteurs amateurs présentèrent au public de nos bourgs jurassiens cette geste helvétique. Public enthousiaste, qui communiait dans une foi ardente. Lors de la première représentation, à Porrentruy — ce devait être à l'automne 1919 — il me souvient d'avoir vu le nouveau conseiller fédéral Scheurer, modeste et presque effarouché, l'écrivain Gonzague de Reynold, coiffé d'un chapeau aussi plat qu'une galette et le cou emprisonné dans un col si haut que sa tête en devenait minuscule, entourés d'une smala de notables et d'officiers supérieurs.

La « Gloire qui chante » me conquiert et m'envoûta. J'achetai sur-le-champ « Les bannières flammées » et « Cités et pays suisses », une révélation dont la lecture me grisa, mais qui cristallisa mes sentiments pour un « helvétisme » qui deviendra mon credo et m'aida, à travers les tempêtes et les hésitations de la jeunesse, à choisir une ligne médiane entre une gauche qui m'attirait, socialement généreuse mais oubliant facilement la pérennité de l'histoire, et une droite que mon jacobinisme radical réprouvait, mais qui se révélait résolument nationale et fidèle au génie du lieu ¹.

¹ Dans le long et maussade hiver 1939/1940 (la drôle de guerre), hanté par mes souvenirs de 1920, je sollicitai l'autorisation de reprendre la « Gloire qui chante » par le bataillon 21 que je commandais alors. La troupe, étonnée et vibrante, fut conquise d'emblée par cette épopée. Vieilles images, airs martiaux ou sentimentaux, qui ne meurent pas. Son succès allait crescendo. On joua à Bâle, à Berne, à Zofingue. Mais la mobilisation générale de 1940 mit un terme à cette... opération théâtrale.

III. Un rêve qui s'évapore

Les places d'enseignants étaient rares, en 1919, au moment où j'obtins mon brevet de « régent ». Malgré la paix qui s'élaborait derrière un paravent de mots creux cachant d'âpres intérêts, l'avenir apparaissait incertain. On aurait pu compter sur les doigts de la main les instituteurs « émérites », car la plupart mouraient à leur poste, blanchis sous le harnais, dans des classes de 40 à 60 élèves. Les communes, par suite du chômage et de l'incertitude générale, ne pensaient guère à ouvrir de nouvelles classes. Et les jeunes maîtres piétinaient, scrutant l'horizon sans rien voir venir.

Il fallait vivre, et la loi obligeait d'ailleurs, paradoxalement, tout nouveau breveté à enseigner pendant deux ans au moins dans une école publique... s'il avait la chance de se placer. Or, je crus bien qu'elle s'offrait à Mormont, un hameau sis à quelques kilomètres de Porrentruy, blotti dans un ravin descendant vers l'Allaine. Ravissant au printemps dans les vergers en fleurs.

Après trois ans de fonctions, l'instituteur du lieu, un de mes amis, Bruntrutain, lui aussi fils d'un gendarme, abandonnait sa classe unique de 10 à 12 élèves, un paradis pédagogique, pour étudier les sciences économiques et sociales à Neuchâtel. (Il y décrocha brillamment licence et doctorat, occupa et occupe encore des postes de commande de l'économie romande et notamment de l'industrie horlogère.)

La place de Mormont étant mise au concours pour une nomination provisoire, il appartenait à la Commission d'école de faire un choix. Introduit dans la place par mon aîné apprécié de chacun, j'accomplis, flanqué de mon père, une visite rituelle de politesse chez les sept membres de la commission, qui nous accueillirent selon les lois de l'hospitalité ajoulote. Beaucoup de rondeur et de chaleur. Un seul membre eut des remarques pertinentes : l'Ecole normale m'avait décerné un certificat si élogieux que je passerais à Mormont comme une étoile filante, à l'instar de l'instituteur auquel je voulais succéder ; j'accumulerais un pécule pour mes études universitaires, je deviendrais probablement officier, puis je tirerais ma révérence au hameau de Mormont. Au surplus, je pouvais compter sur sa compréhension et sur sa sympathie ! Ce premier contact avec la démocratie directe et le froid jugement de ce visionnaire me sidérèrent. Néanmoins, sur le chemin du retour, comme Perrette se rendant à la ville, mon imagination trottait, trottait... Mais l'auteur de mes jours, rompu depuis longtemps à la rhétorique villageoise, se contenta de me qualifier de « pauvre fiston » ! Deux jours après, la commission élisait une institutrice ayant des attaches au hameau et qui demeura à son poste jusqu'à suppression de celui-ci, soit pendant plus de quarante ans. Fidélité dont j'eusse certes été incapable. Les gens de Mormont, tout compte fait, avaient vu juste, et je ne puis, un demi-siècle après, que rendre hommage à leur clairvoyance.

IV. La dernière classe d'un vieux régent

Ma déconvenue fut de courte durée, car on me confiait, quelques jours après, un remplacement à Porrentruy même. Le titulaire, vieux maître méritant ayant passé le cap des soixante-dix ans, le « père » Henry

comme on l'appelait, auréolé d'une famille dont il pouvait être justement fier, usé et moribond, abandonnait son poste. Et quel poste ! La classe supérieure des garçons comptant une trentaine de polissons de 12 à 15 ans, n'avait de supérieure que le nom. Dans le Porrentruy de 1920, où les classes mixtes étaient encore inconnues, la plupart des garçons fréquentaient qui l'Ecole cantonale (section inférieure), qui le Collège Saint-Charles (institut privé), qui enfin l'école d'application annexe à l'Ecole normale. De sorte que la pompeuse « classe primaire supérieure » n'abritait que les laissés pour compte, les naufragés scolaires ou ceux dont les parents, peinant dur, attendaient avec impatience la libération de leur progéniture pour réaliser une aide immédiate. Classe difficile, qu'on étiquetterait aujourd'hui de qualificatifs et d'euphémismes décents : sociaux, retardés, inadaptés, déficients...

Durant deux mois, je vécus avec mes polissons, francs, directs, plus passionnés de boxe ou de performances sportives que de grammaire, connaissant ou devinant les misères de l'existence des humbles, les tares des adultes, plus respectueux de la loi des caïds, des fourberies de Scapin et des biceps des matamores que de l'évangélique résignation des agneaux. Dessins obscènes, cigarettes, romans à cinq sous à vignette suggestive, servaient au troc et aux cadeaux. Et nous fîmes cependant bon ménage grâce à ma jeunesse, à l'exutoire des sports, aux commentaires des matches, aux travaux pratiques qu'ils maîtrisaient mieux que moi. Et je rencontrai plus tard, au cours de ma route, plusieurs de ces élèves, burinés, assagis, résignés, domptés, chargés d'enfants, rêvant peut-être de donner à leurs gosses ce qu'ils n'avaient ni pu ni voulu acquérir.

Un clair matin d'été, nous vîmes arriver le « père » Henry, que nul n'attendait, vêtu d'une redingote grise, comme ses cheveux et sa barbe. Droit, solennel, muet, il s'arrêta devant chaque élève, embrassa la classe d'un long regard, me serra la main et sortit, un peu voûté, comme si l'effort qu'il avait fait l'eût brisé à jamais. Prémonition ? Dernier adieu d'un capitaine à son bateau ? Quelques jours après, nous enterrions le père Henry. Enterrement de vieillard, oublié déjà par les générations pour lesquelles il avait semé...

V. A la croisée des chemins

En acceptant un remplacement en ville, de durée incertaine, j'avais déclaré à mon entourage qu'en aucun cas je ne serais candidat à un poste définitif. Frais émoulu de l'Ecole normale, mes chances eussent été bien minces dans un vote populaire (car on mobilisait alors 1800 électeurs, à Porrentruy, pour choisir un enseignant !) face à des maîtres chevronnés ayant démontré leurs talents pédagogiques à la tête d'une classe villageoise. Comme si une élection en ville, exception faite de quelques avantages familiaux, eût constitué une promotion alors que l'instituteur citadin, en 1920 déjà, descendait de son piédestal de « régent » pour se perdre dans la masse anonyme des fonctionnaires.

J'avais rêvé de Mormont comme d'un havre où m'armant par l'étude et l'épargne, pendant deux ou trois ans, je m'élancerais ensuite, argonaute pédagogique, vers quelque Colchide universitaire à la conquête de « ma » toison d'or. Par une chiquenaude du sort, mon bel échafaudage s'était effondré. Je me trouvais en face du néant : pas de service mili-



Longines Ultronic L'électronique au service de la précision et de la fiabilité

L'Ultronic Longines est équipée d'un mouvement à diapason de deuxième génération (résonateur de flexion à fréquence sonore) entretenu par un circuit électronique.

Sa conception modulaire ainsi que sa construction, font que l'Ultronic est particulièrement résistante aux champs

magnétiques, aux accélérations, aux vibrations et aux chocs.

L'Ultronic est naturellement étanche et son autonomie de marche est de plus d'une année.

D'une technologie résolument tournée vers l'avenir, elle possède tous les avantages qui ont fait de Longines un pionnier de l'horlogerie mondiale.

Réf. 8477 acier
Réf. 8478 plaqué or
Réf. 8479 or

Longines
chronométrateur officiel
aux Jeux Olympiques
Munich 1972



1576

LONGINES

La nouvelle mesure du temps.





FIDUCIAIRE P. GOBAT

Membre de l'Association suisse des experts-comptables

Comptabilité

Fiscalité

Expertises

Téléphone (032) 93 15 61

MOUTIER

Rue Centrale 47

1587

LA JURASSIENNE

Caisse d'assurance maladie

créée par l'ADIJ, reconnue par la Confédération

est ouverte à tous les Jurassiens

INDEMNITÉS JOURNALIÈRES ET D'HOSPITALISATION
INDEMNITÉS AU DÉCÈS — ASSURANCE-TUBERCULOSE
SOINS MÉDICAUX ET PHARMACEUTIQUES
ASSURANCE-MATERNITÉ — ASSURANCE COLLECTIVE

Présidence : **Delémont**, avenue de la Gare 46, tél. 066 22 15 33

Administration : **Cortébert**, tél. 032 97 14 44

1614

taire en 1919, même en devançant l'appel ; pas de poste d'enseignant dans l'immédiat, à dix lieues à la ronde ; portes closes à l'Université, un « primaire » étant tenu d'enseigner pendant deux ans avant d'être admis, par un portillon, à la faculté des lettres ou à celle des sciences. Quant au délicat problème du coût des études, il ne m'angoissait pas encore.

Rencontrant par hasard M. Marchand, mon ancien directeur, je lui confessai ma perplexité. Bienveillant, il obtint de l'autorité compétente qu'elle réduisît à une année le délai d'attente fixé par la loi. La situation se clarifiait : je pourrais continuer mes études au printemps 1920 ! Comme j'avais clamé haut et court que si je ne pouvais poursuivre mes chères études de lettres, j'embrasserais le journalisme ou la carrière des armes, ma brave maman retrouva la même peur viscérale qui l'avait opposée quatre ans auparavant aux desseins de mon père voulant faire de moi un notaire. Craignant de me voir happé par les marées de la politique ou quelque institution brutale comme l'armée, elle me fortifia dans ma résolution et rallia à sa thèse l'auteur de mes jours. Et mes parents agirent, sans craindre de nouveaux sacrifices, comme si j'étais soudain devenu infirme ou incapable de gagner ma vie.

En 1920, les bourses étaient quasi inconnues. Auraient-elles d'ailleurs existé qu'on se serait senti humilié, dans nos milieux populaires, de quémander une aide, l'austère et inflexible morale de 1900 considérant comme une aumône tout argent reçu sans prestation immédiate correspondante. Il existait bien un Fonds Mueshafen octroyant 100 à 400 francs par an aux étudiants qui le sollicitaient, façon élégante et indirecte de rembourser les émoluments des cours et les frais divers d'immatriculation. Mais je comptais surtout sur des replacements — on recevait alors 9 francs par jour de classe ! — viatiques indispensables pour parcourir ma « longue route ». Car l'idée d'emprunter ne nous effleurait même pas, le seuil des banques, pour ma mère, ne devant être franchi que pour y déposer des économies, plus en sûreté que dans le bas de laine d'autrefois. « Qui emprunte se ruine ! »

Je ne pouvais cependant rester oisif un hiver durant à attendre que s'ouvrent pour moi les portes de l'université. Désireux de humer l'air du large, de découvrir d'autres cieux, de secouer la poussière d'un savoir trop scolaire, j'eus la chance, grâce au bienveillant appui de B. Schnetz, directeur du « Démocrate », d'être tout à la fois l'hôte et le factotum d'Emilio Colombi, journaliste libre, à Ravecchia, près de Bellinzona ; il m'offrit le gîte et le couvert contre quelques menues traductions.

VI. Découverte du Tessin

Rivés à leur bourg ou leur village, recroquevillés sur eux-mêmes, les jeunes hommes de ma génération, faute de moyens de transport, d'argent et d'occasions, restaient confinés en pays jurassien. Heureux qui possédait alors une bicyclette ; il prenait rang de privilégié, même si elle était propriété familiale. Pendant quatre ans, nous avons vécu comme melons sous cloche ou poissons dans un aquarium, notre horizon s'arrêtant aux crêtes du Jura. Notre soif d'espace, d'aventures, de découvertes et de confrontations était insatiable.

Le Tessin me procura trois mois d'enchantement dans une contrée idyllique que peu de Jurassiens connaissaient, à l'exception de quelques

couples privilégiés y consommant ou consumant leur lune de miel, et d'une poignée de soldats spécialistes y ayant accompli quelques mois de service actif. Le voyage était coûteux ; quant au déplacement en auto, mieux valait n'en pas parler. Un auto-stoppeur, à supposer qu'il y en ait eu, aurait atterri au poste de police pour vagabondage ou atteinte à l'ordre sur la voie publique.

Les Colombi habitaient une villa proche de l'église de San Biagio, chef-d'œuvre du style lombard connue des amateurs d'art. Un grand jardin, coiffé d'une pergola où s'enchevêtraient la vigne, les liserons et les haricots, recelait en un coin intime une table et des bancs de granit. Rustique à souhait, frais sous la chaleur de l'été, il embaumait dès septembre le muscat mûri dont on picorait déjà les grains avant la vendange. Et des sentes, qui tenaient plus de la piste que de l'allée classique, couraient sous la pergola, entre les tomates, les courgettes et les herbes aromatiques, laissées, ou presque, aux bons soins de dame Nature. On aimait la liberté et la fantaisie chez les Colombi, milieu intéressant, cultivé, très italophile mais ardemment tessinois.

Dans ce canton qui connaissait alors des luttes politiques aussi violentes que celles de Florence au temps des Guelfes et des Gibelins, chacun était étiqueté. Emilio Colombi, comme ses frères, dont l'un était devenu avocat et l'autre colonel, avait participé en 1890 au putsch radical de Bellinzone qui causa la mort d'un conseiller d'Etat conservateur et provoqua l'intervention militaire de la Confédération. Après avoir tâté de la bourse ou de la banque à Londres, à Paris et en Allemagne, il était devenu publiciste, et collaborait régulièrement au journal politique radical « Il Dovero ». Je traduais ses articles sur la politique et l'économie italiennes, articles qu'il destinait à un service de presse français. et j'écrivais des billets enflammés au « Démocrate »... comme si j'avais découvert le désert de Gobi ou l'Afrique centrale. Et mes parents roucoulaient d'admiration en lisant mes « Lettres tessinoises ».

Levé à cinq heures trente, comme mon hôte, je me promenais dans le jardin perlé de rosée et silencieux comme un cloître, profitant de la fraîcheur matinale pour piocher comme un potache les éléments de la syntaxe latine, me griser de littérature italienne (d'Annunzio était à la mode) et traduire les textes de Colombi avant que la chaleur de midi ne nous eût plongés en catalepsie.

Emilio Colombi dominait les problèmes économiques et politiques de l'après-guerre. Ses prévisions sur les conséquences de l'effondrement austro-hongrois et des réquisitions en Allemagne au titre des réparations auraient mérité une audience internationale. Bien qu'élevé dans l'esprit italien du « Risorgimento », de Mazzini et de Cavour, il considérait que les Habsbourgs, dont certains avaient affirmé un absolutisme rétrograde au cours de leur longue histoire, représentaient, en 1919, un moindre mal. Leur élimination, affirmait-il, créera un vacuum et favorisera des nationalismes menant à la guerre avant vingt ans, tout comme la séquestration des usines allemandes par les Alliés poussera les Teutons au désespoir. J'essayais de le contredire avec des arguments plus rhétoriques que pertinents. L'histoire, hélas, lui a donné raison. Connaissant personnellement Nitti, Orlando, Giolitti et surtout Mussolini, alors directeur du « Popolo d'Italia », il m'initia aux arcanes et aux subtilités de la

politique des partis italiens qui, par leur zizanie, préparaient l'avènement du fascisme.

La folle équipée de Gabriel d'Annunzio à Fiume (l'actuelle Rijeka) agitait les esprits. Génie littéraire, romantique attardé, violent, théâtral et cabotin, à la tête d'un contingent d'« arditî », il avait marché sur la ville, objet de litige entre l'Italie et la Yougoslavie naissante. Condottiere, se croyant un nouveau Byron, il insufflait aux jeunes Italiens une raison de croire et de combattre. Du préfascisme !

Colombi, père d'un étudiant en mathématiques et de deux ravissantes jouvencelles frôlant le cap des vingt ans, pétulantes Méridionales qui remplissaient la villa de leurs pépiements, accueillait volontiers des jeunes gens, mes aînés de trois ou quatre ans, dont Plinio Bolla, étudiant en droit, nourri d'humanisme, futur président du Tribunal fédéral, qui alliait, affirmait notre hôte, « la passion de Garibaldi à la sagesse de Cavour » ; et Carlo Sganzi, futur recteur du lycée, étudiant ès lettres, féru de Carducci et surtout de Francesco Chiesa, et d'autres encore, du commerce et de l'administration, notamment Simmen, d'une famille de banquiers. Tout oreilles, j'avais peine à suivre les discussions souvent brûlantes en cet été de 1919. On ne parlait pas que littérature, car le Tessin, sentant passer le souffle ardent de l'italianité, se plaignait d'une influence alémanique trop pesante dans les chemins de fer et dans l'armée, les cadres du régiment tessinois étant plus zuricois qu'indigènes².

Dans tous les domaines, les Tessinois n'obtenaient, disait-on, que la portion congrue.

Un polémiste cousu d'or, Carmine, qui rentrait d'Amérique, venait de fonder un journal de combat nettement irrédentiste, l'« Adulà ». Il avait écrit une lettre ouverte à d'Annunzio pour le féliciter de son exploit, au nom de la jeunesse tessinoise ! Mes amis, tout en défendant l'italianité, condamnaient les élucubrations de Carmine, et établissaient un distinguo fort net entre une langue et une culture dont ils étaient justement fiers, et leur patrie tessinoise, si différente du royaume d'Italie.

« Goliardi », c'est-à-dire groupés dans des sociétés d'étudiants tessinois ou italiens, libérés des rites bachiques et teutons en honneur dans nos universités et... dans l'École normale dont j'étais issu, mes amis d'une saison, primesautiers, chantant poétiquement le vin et les filles, la liberté et la bohème, pétillants comme du mousseux, hantaient des « grotti » authentiquement tessinois, en marge des grand-routes. Le nostrano y était frais, l'accueil cordial et le rire des serveuses aussi sonore qu'une clarinette. Les discussions, par cette chaleur communicative propre aux gens du Sud, prenaient un tour passionné et passionnel d'où l'ordre social (ou ce qui en restait) sortait effondré, trituré, livré à l'anathème. Il est vrai que le sens des mots varie selon les langues et que le génie italien excelle dans l'hyperbole !

Bellinzona, posé comme un verrou au sortir des vallées, avec ses trois châteaux et les murailles fortifiées érigées par Dufour pour barrer la plaine de Magadino, et ses concerts du dimanche donnés par la « Banda civica », et ses ruelles pavées, son style lombard, tout m'enchantait. Je

² La question de l'invasion de touristes et de propriétaires d'outre-Rhin ne se posait pas encore.

découvrais un coin de Suisse ne ressemblant en rien à mon lointain Jura, désireux comme lui de conserver son âme et ses us contre une emprise alémanique trop forte, mais fidèle dans son essence, quoi qu'il advienne, au lien confédéral.

Ce stage tessinois me prépara au choc émotif et à la compréhension de « Cités et pays suisses », ce message de Gonzague de Reynold écrit au moment où la Confédération avait subi, en 1915, l'affrontement entre Alémaniques et Romands, message qui devint mon credo helvétique. (Cf. chap. II.) Au-delà des images cérébrales du poète, je revoyais les villages de la Léventine juchés très haut, les campaniles droits et blancs comme des cierges, les forêts de châtaigniers ; je revivais l'allégresse et la spontanéité des fêtes populaires et des réunions d'amis, la chaleur de l'accueil, les chants goliards sous la tonnelle. Et dire qu'un avocat, auquel j'avais confié mon admiration pour le Tessin, me répliqua... que ce canton constituait une charge plutôt qu'un apport économique pour l'Etat fédéral. Cet étrange Helvète oubliait simplement que la vertu d'un peuple, comme celle d'un individu, ne se jauge pas au seul rendement économique et financier. Sans l'apport tessinois, le génie helvétique s'étiolerait et perdrait de son rayonnement.

VII. Initiation bénéfique : gens de plume et gens de plomb

En octobre 1919, Bertrand Schnetz m'engageait à la rédaction du « Démocrate », pour la saison d'hiver, en qualité de... factotum : articuletts, traductions ou résumés de chroniques puisées dans les grands quotidiens (ce qui m'obligeait à lire de nombreux journaux), banalités des faits divers, « les chiens crevés au fil de l'eau », dépêches de l'Agence télégraphique suisse transmises la nuit par téléphone, que j'enregistrais en sténo et que j'avais peine à relire ensuite, quitte à composer un salmigondis ou un mastic aussi obscur que l'était la politique internationale consacrée à la faillite de l'Allemagne, aux « putschs » militaires, aux conflits en gestation dans les Balkans. Et pour me consoler d'un travail difficile, j'amorçais des conversations anodines, genre « Courrier du cœur », avec des voix féminines, flûtées et inconnues, sur les ondes éthérées. Timide et réservé face au beau sexe, la distance et l'anonymat me muaient en don Juan ; et j'en profitais pour complimenter la demoiselle du téléphone sur sa voix de soprano, aux mystérieuses résonances dans le silence de la nuit, et je récitais des fragments des « Nuits » de Musset, subitement stoppés par un officiel : « Ne crochez pas, l'ATS vous rappelle ! ». Et mon rêve s'envolait et le travail « recrochait ».

Car on travaillait dur au « Démocrate », toute la nuit, comme des boulangers, pour que le journal puisse être remis chaud aux trains ambulants, à l'aube, en gare de Delémont. Le pédant, qui se rit des coquilles ou du style parfois boiteux ou négligé des quotidiens, ignore tout de la nervosité de ces officines où les linotypes crépitent comme des mitrailleuses, les protes s'affairent dans les mises en pages à l'enfantement pénible tandis qu'un rédacteur ahane et sue pour titrer, sous-titrer et doser la pâture qu'attendent les lecteurs.

Le « patron », omniprésent, donnait l'exemple et mettait la main à tout. De taille moyenne, râblé, sanguin, l'œil vif derrière son lorgnon, on l'eût pris volontiers pour un général français en civil. Bâti à chaux et à

sable, il supportait le régime du travail nocturne comme s'il fût né noctambule, se délassant le jour à taquiner la truite ou cueillir l'écrevisse dans des ruisseaux qu'il affermaient, ou encore à courir les routes jurassiennes sur une puissante moto Condor à la recherche des renseignements à la source. Et gastronome, au surplus, gourmet de grande classe méprisant goinfres et snobs.

L'état-major du « Démocrate », squelettique, comprenait, outre B. Schnetz, un rédacteur travaillant surtout de jour (c'était M. Courvoisier), le factotum apprenti que j'étais, M. Veuve, prote vif comme un écureuil, et deux linotypistes de talent, MM. Ernst et Cassagne, à la culture étendue, grammairiens instinctifs corrigeant discrètement la syntaxe et l'orthographe des textes nébuleux et devinant les pattes de mouche que je leur soumettais. (J'excepte de l'état-major rédactionnel le personnel du bureau et les typographes occupés au service des annonces.)

Un réseau de collaborateurs externes donnait quelque éclat au « Démocrate » : le professeur André de Maday, économiste d'avant-garde, Taponnier, de Paris, Schenk, chroniqueur bernois, Emilio Colombi, spécialiste des problèmes politico-financiers, nombre de correspondants locaux (dirigeants du Parti libéral jurassien) et Richard Bovet-Grisel, journaliste accrédité au Palais fédéral, très au courant des secrets du sérail, signant de XXX ses billets quotidiens lus en général avec avidité. Il me souvient même d'avoir lu l'un ou l'autre article littéraire ou un commentaire juridique dû à la plume de Virgile Rossel, alors président du Tribunal fédéral.

Trituré et malaxé par une vie nouvelle, de surcroît victime d'une croissance qui n'avait pas encore achevé sa révolution, obligé de rédiger rapidement et d'une coulée — car ni la linotype ni la mise en pages n'attendent — je me sentais désorienté, comme un débutant sur le ring. Rentrant à mon domicile dès potron-minet, je ne croisais dans la brume hivernale que quelques cheminots se rendant au travail ou, çà et là, des noctambules attardés et des chats de gouttière. Je n'en admirais que plus le « patron », tyran de travail, d'humeur toujours égale.

Aussi vis-je venir avec joie le printemps qui me permettrait, ainsi que nous l'avions convenu, de continuer mes études après un bref intermède militaire, de me plonger de nouveau dans un bain de littérature, de vivre au rythme de mes vingt ans dans la lumière du jour. Néanmoins, j'emportais de mon stage au « Démocrate » une impression durable et un enrichissement : le travail en « team », la formule percutante pour mettre un fait en évidence, la relativité des sources et le besoin de lire la grande presse d'opinion en deux ou trois langues.

Sans théorie, par le seul exemple de sa personne, Bertrand Schnetz m'avait beaucoup appris. Si bien que je revins à deux reprises au « Démocrate », pendant mes vacances universitaires, pour remplacer, de jour, un rédacteur malade.

VIII. « Dans nos cantons chaque enfant naît soldat... »

J'entrai en caserne avec enthousiasme, par un beau jour de printemps. Tout m'y avait préparé : l'ambiance chauvine et revancharde d'avant 1914, le « paradis à l'ombre des épées » de mon adolescence, à Porrentruy, le respect de l'autorité et des autorités en usage dans mon village

et ma famille, le besoin cocardier de vivre l'aventure militaire et quelque atavique instinct de commander. Ni la lecture des « Croix de bois », de Dorgelès, ni celle du « Feu » de Barbusse n'avaient étouffé ces sentiments tumultueux, pas plus que l'antimilitarisme larvé qui se dessinait dans tous les milieux. Mon mentor et ami Bertrand Schnetz, auquel j'avais confié mon désir de mener de front des études universitaires et une carrière militaire, m'avait lancé un long regard de pitié : « Tu n'y es plus ! La Société des Nations, avant dix ans, supprimera les armées nationales, remplacées par une puissante police... » Patriote à la fibre sensible, fier de nos institutions, plaçant le pays et son destin au centre de son idéal politique, le directeur du « Démocrate », en 1920, croyait à la perfectibilité des sociétés humaines et à l'avènement de la paix, garantie par des traités et un organisme international de police. Idéalisme d'un honnête homme, écœuré par quatre ans de carnage.

Nous étions partis une dizaine de Porrentruy à destination de Colombier. A chaque gare importante, notre contingent grossissait, joyeux compères tondus ras et portant mallette ou valise. A 20 ans, on est vite copains, le tutoiement est de rigueur, on se confond avec délices dans la masse anonyme où les plus forts donnent de la gueule. Et c'est l'accueil de Colombier au printemps, son château partiellement rénové, ses allées aux arbres centenaires, son bout de lac un peu pâle, ses vignes dont les ceps encore timides n'habillent pas les échelas, les crêtes proches du Jura qu'on escaladera souvent.

Dans la cour d'honneur du château, la masse amorphe attend, on s'assied sur les valises. Long appel nominal par des sous-officiers. Formation sur deux rangs. Soudain éclat de rires : un loustic de La Chaux-de-Fonds, camelot de son état, soulève sa coiffure et exhibe un cuir chevelu où la tondeuse a taillé à ras, dans une chevelure absalonienne, une magnifique... croix fédérale ! On l'invita simplement à se rendre chez un figaro.

Formation des compagnies et des sections. Puis, c'est une lente procession dans les magasins de l'arsenal sentant la naphthaline, le cuir ou la vaseline. Joie inconsciente d'un enfant qui étrenne des jouets, on est fier d'être équipé en gris-vert, d'avoir « son fusil » et les accessoires indispensables du fantassin, un havresac pesant lourd, deux paires de godillots cloutés encore plus lourds, un képi de cuir bouilli tenant plutôt du shako (orné d'une cocarde aux couleurs cantonales, des insignes de l'arme — fusils croisés — du numéro du bataillon et d'un pompon) et que portaient depuis un siècle les milices helvétiques³.

Quant à la tenue d'exercice, elle bravait la mode puisqu'on puisait dans les réserves d'habillement datant d'avant 1914. J'avais hérité d'un pantalon gris bleu à l'étoffe aussi dure que du cuir et d'une tunique genre Second Empire, longue comme une redingote, sans parements ni passepoils, dont les pans s'évasaient comme un tutu et le col s'achevait en tuyau. Je me souvenais d'avoir vu semblables tuniques dans ma prime enfance — en 1905 ! — chez les landsturmiens à l'inspection et dans un film consacré à la guerre de Sécession. Ainsi affublé, je ressemblais plus à un mobile de 1870 qu'à un soldat. Et tous mes camarades étaient aussi

³ Il ne devait être échangé qu'en 1924 contre le casque métallique, bien que la confection de celui-ci eût été décidée en 1917 !

accoutrés de tuniques de sortie destinées jadis à des artilleurs, des sapeurs, des carabiniers ou des sanitaires sans qu'elles eussent jamais été employées, démodées par le gris-vert dès 1916. Nous formions une horde, une revue bataclan, une armée en déroute.

La chambrée, c'est l'alvéole d'une ruche humaine. Comme les apôtres, nous étions douze, venus d'horizons sociaux, politiques et religieux bien différents. Neuchâtelois et Jurassiens, on se gaussait, sans méchanceté, les uns des autres ; les « Britchons » riaient des « Grecs » — à cause de notre patois — et des « Caquelons », et on le leur rendait bien. Un échange de balles de tennis... Après trois jours, muée en « groupe » pour l'instruction, toutes barrières personnelles ayant disparu, la chambrée affirmait déjà son moi collectif contre les autres groupes, mais voyait surgir en son sein des clans, des amitiés, des inimitiés, des intrigues. Phénomènes inévitables dans une maison de verre où vivent, dorment, mangent, suent et souffrent en commun une douzaine d'éphèbes arrachés à leurs habitudes, soumis à des règles strictes, étalant ou dissimulant tares, faiblesses et qualités.

Sur la place d'exercice, impersonnels et muets, on filait doux. Mais dans la chambrée, suivant le travail, le temps et l'humeur du jour, on vociférait, les jurons pleuvaient pour tout et pour rien, ou on chantait, vautrés sur nos lits, des scies à la mode. Plus de journaux, plus de contact avec la société si ce n'est rarement, le dimanche, car la solde de cinquante centimes par jour ne permettait guère de voyages en zigzags. Existence toute végétative, comme des naufragés sur une île. Et comme dans les sociétés naturelles, les malins et les costauds s'imposèrent, sans nuire pour autant à la camaraderie qui jaillit d'instinct contre les supérieurs, fussent-ils simplement caporaux, ou dans les coups durs et les moments difficiles.

Notre chambrée aurait pu jouer aisément les « Révoltés du Bounty ». Elle comptait un ancien légionnaire, notre aîné de quatre ans, engagé à 17 ans, soutier et portefaix à Marseille, roule-ta-bosse franco-africain, et qui exécutait, nu comme un ver, des sauts de grenouille de son lit jusqu'à la planche-support où s'alignaient les paquetages. Il faisait aussi la roue d'un lit à l'autre et posait, à l'antique, sans aucune pudeur, chantant à tue-tête toutes les sonneries de l'armée française, soulignées par les paroles les plus obscènes jamais ouïes, nées chez les zouaves ou dans les bataillons d'Afrique. Un copain l'égalait en gymnastique, bateleur au civil et forain dans les attractions ; tatoué à la poitrine et au dos, il manifestait sa mauvaise humeur par un retentissant « Mort aux vaches » ! L'un et l'autre, virtuoses de l'argot. Bons camarades, au demeurant, jouant franc jeu. A l'opposé de ces deux affranchis flétris avant la floraison, Ribeaud et Gerber, braves copains de souche paysanne, prudents, timorés, ne se mouillant jamais et frisant le code, conformistes par habitude plus que par conviction, sachant tirer au flanc ou donner un sérieux coup de main selon les circonstances. J'aimais Ribeaud, qui me rappelait ces milliers de paysans de France et d'ailleurs morts pour leur terre, et j'admirais Gerber, qui jamais ne s'endormait sans avoir lu sa bible.

Types plus nuancés : Gosteli, horloger-paysan, et M., charpentier, d'origine alémanique, d'humeur maussade, qui jurait constamment en

un langage hybride, imagé et très confédéral du genre de : « Chreibe vache ! » ou « Donner M...e ! ». Ses propos gras et cocasses désarmaient les plus moroses. Quant à Gosteli, il eut son jour d'apothéose : ayant sollicité un congé de quarante-huit heures pour embrasser son frère en partance pour l'Amérique, il obtint... quarante-huit heures d'arrêts pour avoir sciemment trompé l'autorité, son frère étant en Amérique depuis un an ! Coïncidence qu'il ignorait : le commandant du bataillon de recrues, entré en fonction la veille et qui statuait sur les demandes de congé, était directeur de la fabrique ayant envoyé son frère outre-Atlantique.

Des portraits moins profilés complétaient la chambrée : Capt, un horloger jurassien, aimable, un tantinet efféminé, doué d'une voix suave de soprano et qui nous charmait par les mélodies sirupeuses qu'il nous apprenait dans les pauses et au quartier : « Ferme tes jolis yeux », « Papillons blancs, papillons bleus, papillons gris... », « Le plus beau gars de la rouba », et tant d'autres de la même veine. Sunier, mon voisin de lit, colosse d'un mètre quatre-vingt-dix, était devenu mon hommelige ; auxiliaire aux CFF, lourd de poids et de bon sens, réfléchi, d'une habilité manuelle qui me fascinait, il me rendait de multiples et menus services avec une complaisance dont j'eusse bien été incapable. Un jour, rejoignant les remarques de mon ancien maître de travaux manuels à l'École normale, il me déclara sans façons, soulignant ma gaucherie, comme je m'écrasais les doigts à fixer un treillis sur un cordeau de nettoyage : « Tu m'étonnes, car tu es à la fois intelligent et très bœuf ! »

Nous étions trois à mener la discussion sur des problèmes d'ordre général. Je croisais souvent le fer avec Pulver, étudiant ès lettres, frondeur, alerte, cynique aussi, terreur des sous-officiers par ses sarcasmes d'autant plus virulents qu'ils étaient énoncés sur un ton badin et détaché ; il avait rédigé en alexandrins l'autobiographie à laquelle sont astreintes les recrues et s'était taillé un succès de curiosité dans toute la caserne ! Pétremand, horloger des montagnes neuchâteloises, militant de droite, membre d'un cercle politique aux idées bien arrêtées sur tous les problèmes, incarnait l'ordre établi.

Vote pour la Société des Nations

A la mi-mai 1920, le peuple fut appelé à se prononcer sur l'adhésion de la Suisse à la Société des Nations, fruit précoce né dans le douloureux enfantement de l'après-guerre. Il me souvient des détails de la campagne qui précéda le vote, car j'étais mon rôle de citoyen presque au terme de mon école de recrues. Une grande manifestation, organisée par les partis politiques, s'était déroulée dans les allées, à proximité de la caserne. Ce devait être un dimanche. Fanfares, drapeaux, comités, rien n'y manquait, car la République de Neuchâtel recevait officiellement le nouveau conseiller fédéral Jean-Marie Musy, orateur du jour. Et la foi de Musy semblait secouer la foule, tant les paroles du magistrat étaient percutantes et ses arguments probants en faveur d'un avenir de paix, où le droit primerait la force, où la conscience internationale imposerait ses lois aux fauteurs de troubles. La Suisse neutre devait être présente dans le futur concert des nations quand l'avenir du monde se jouait. J'avais personnellement l'impression de vivre un instant historique.

On eût pu compter facilement les recrues qui s'étaient mêlées à la foule. Non qu'elles aient boudé ; mais elles préféraient dormir ou se prélasser à Neuchâtel. Le soir, en chambrée, discussion sur le thème en vogue. Mes aïeux, quel accueil ! A l'exception de Pulver et de Pétremand, qui se rangeaient à la thèse officielle, les autres, passant du scepticisme au mépris, reniflaient un « sale machin » — ce qu'affirmait avec plus d'élégance cinquante ans plus tard le général de Gaulle — une machine à sous pour les « gros », une combine à endormir le populo. En somme, une affaire de chauvins de laquelle la Suisse devait se distancer. Et pendant une semaine, je bataillai avec des marcassins déchaînés. Résultat : tous mes copains, sauf deux, votèrent ostensiblement contre l'entrée de la Suisse dans la Société des Nations. La S.d.N., cible du mécontentement et des protestations de « troufions » en rogne ! J'y ai pensé souventes fois en entendant des exposés savants sur des problèmes politiques complexes. Une excuse à ces sentiments explosifs : nous n'avions ni journal, ni radio, ni télévision, ni conférenciers simples ou simplistes pour orienter les jeunes soldats.

A Colombier, une vie de château...

Colombier est une des places d'armes les plus agréables de Suisse. Ce gros village offre tous les avantages qu'on puisse demander à un centre d'instruction militaire : proximité de la ville de Neuchâtel à laquelle le relie un tram, places d'exercice ombragées — les Allées — ou vastes et plates — Planeyse — à portée de fusil, place de tir idéale à 3 km. du bourg, population accueillante, et surtout un château formé d'un complexe de bâtiments et de cours abritant nos contingents de recrues pendant 67 jours. Mon père, qui y avait passé 45 jours en 1895 — durée des écoles à cette époque-là — en parlait comme d'un événement de sa vie.

Le château, en 1920, faisait peau neuve sous la direction d'architectes compétents qui restauraient et réparaient. Les tourelles, la porte d'honneur, les cours pavées, le chemin de ronde effaçaient l'impression de caserne et de symétrique monotonie. Certes, comme dans tous les « châteaux du Moyen Age », nul ne communiquait avec l'extérieur, mais de notre dortoir, on dominait la cour d'honneur, on assistait aux relevés de garde en les commentant et faisant des grimaces aux copains, on scrutait les allées et venues des instructeurs et galonnés se rendant au rapport chez le commandant de l'école.

Sans être folichonne, la vie de château était supportable et me rappelait, par son rythme, l'internat que j'avais connu, cinq ans auparavant, à l'École normale de Porrentruy : monotonie des jours qui s'écoulaient réglés comme un rouage d'horlogerie, impossibilité de s'isoler, présence constante d'importuns alors qu'on désire être seul, ne serait-ce que pour manger, dormir, lire ou écrire ! Mais la caserne avait sa note propre : réveil au bugle — car nous avions une fanfare — ou au sifflet, toilette sous surveillance, déjeuner fédéral — un excellent cacao et un onctueux fromage — sangler son lit, plier son paquetage selon un schéma pédant et contrôlé, puis exercice le matin et l'après-midi avec des pauses comme à l'école, travaux dits de rétablissement où les caporaux tâtilions con-

trôlaient toutes les moindres parties de l'arme et de l'équipement, jusqu'aux rainures des couteaux et à l'empeigne des godillots.

La nourriture, en 1920, n'était guère sortie de l'ornière traditionnelle : copieuse et monotone. Le « spatz » fédéral figurait à presque tous les menus et la tambouille vespérale comportait surtout du riz pilaf, des pâtes bétonnées ou des pommes de terre en robe des champs rehaussées par quelque vinaigrette. On ignorait alors les vitamines, les conseils des diététiciens et la formation de cuisiniers spécialistes. Aussi dès l'appel principal se ruait-on à la cantine pour y engouffrer des montagnes de tartes et de gâteaux.

La corvée de chambre — hop le balai ! — et celle de cuisine, où j'accomplis un passage de deux jours à peler des « patates » et laver la vaisselle, créaient un sentiment d'égalité. Nul ne pouvait s'y soustraire. Mais il était pénible de laver deux cents bols, de nager dans l'eau de vaisselle et humer une odeur « sui generis » qui vous poursuivait pendant trois jours.

Servitude militaire sans grandeur

Si je pouvais broser sur un triptyque mes impressions de recrue, je les résumerais ainsi :

Premier volet : le temps des caporaux, où, pendant trois semaines, marionnettes dociles, on s'exerçait sous les Allées ou sur la plaine de Planeyse aux voltes, virevoltes, demi-tours, saluts, conversions, colonnes par un, deux et quatre aussi variées que des polonaises, entrecoupées de théories sur la connaissance du fusil et les devoirs du soldat, fréquentes séances de gymnastique en godillots et truffées de passages d'obstacles, si bien qu'on rentrait en caserne fourbus, les muscles endoloris, mais gueulant à tue-tête « Les filles de La Rochelle », « Autour du chat noir », ou autres chansons gaillardes pour prouver aux caporaux, les « dompteurs » du jour, qu'ils ne nous avaient pas brisé les reins. Et la montée de l'escalier menant à la chambrée se faisait presque d'un bond en jetant son fusil au râtelier d'un mouvement fracassant. Ce qui ne nous empêchait nullement de déambuler dans la rue du vieux Colombier jusqu'à l'appel en chambre — en une fin de printemps quand les enfants jouent encore sous les tilleuls ! — et de connaître, le lendemain à l'aube, les éveils triomphants des jeunes fauves dans leur vingtième année...

Second volet : le temps du lieutenant, où pendant trois semaines, le groupe rodé et les caractères érodés, l'école dite de soldat faisait place à un drill bien agencé dans le cadre d'une section. Et notre lieutenant, Marius Corbat, futur commandant du 1^{er} corps d'armée et chef de l'instruction, dominait les plus récalcitrants par son autorité naturelle, un gros bon sens, une ironie mordante, l'art d'encourager les plus faibles. Pour nous tous, il était « Marius », même pour les râleurs genre légionnaire ou bateleur, et nous l'aurions suivi comme les légionnaires romains suivirent l'illustre Marius contre les Cimbres et les Teutons ! Au bout de quelques jours, nous étions la meilleure section — on l'affirmait ! — où les groupes s'étaient fondus dans un ensemble, où les maniements d'armes claquaient et faisaient trembler le sol, où l'on tirait comme si l'on jouait aux quilles — sans trac ni inquiétude — où... où...

En 1920, on commençait à introduire des méthodes issues des tragiques expériences de la grande guerre. L'ordre serré, cher aux armées fédériciennes, napoléoniennes et même aux combattants de 1914, avait disparu pour faire place à l'ordre dispersé. La section, se disloquant au signe ou à la voix, se craquelait en formations filiformes, vermiformes, en lignes de tirailleurs, en escouades, prises sous le feu supposé de l'artillerie ou de l'aviation. On attendait surtout l'ordre de se planquer au sol, le nez dans la rosée toute chargée de senteurs du printemps, en souhaitant que la critique que faisait le lieutenant aux caporaux s'éternisât pour notre bonheur. Et notre légionnaire trouvait, quant à lui, les commandements officiels trop compliqués. Il suffisait de crier disait-il : « Dém...z ! » Les malins, à commencer par les gros galons, n'attendaient même pas ce mot pour... f. le camp !

Troisième et dernier volet : le temps de la compagnie, qui durait aussi trois semaines et qui paraphrait notre formation militaire. Notre commandant de compagnie, d'une prestance césarienne, paraissait plus administrer que commander ; et son cheval, qui tourneboulait et faisait des écarts au bruit des armes ou de la fanfare, le préoccupait plus que les quatre sections qu'il devait aguerrir. Nous aussi, d'ailleurs, subordonnés sadiques, on surveillait son atterrissage éventuel.

L'école s'était rendue en « grande course » dans le Val-de-Travers, par Rochefort et la Clusette, fanfare et drapeau en tête, sacs au dos, cuisines roulantes fumant à l'arrière du convoi. Une vraie troupe, et on bombait le torse en traversant les villages, comme ceux de 1914, glanant des sourires, oubliant la fatigue. Pendant une dizaine de jours, on s'exerça à la « petite guerre » de façon très anachronique : tirs à balles sur cibles de combat, avant-postes de nuit comme sous l'Empire, patrouilles... qui s'égarèrent souvent, engagement de fusiliers contre fusiliers (rarement avec l'appui d'une mitrailleuse). Mais on ignorait tout des grenades, des signaux optiques, de la fortification de campagne.

Le soir, mêlés aux badauds, on écoutait sagement le concert de la fanfare militaire, on sirotait — pour se donner l'air adulte ! — une petite absinthe, puis on s'endormait pesamment sur la paille du cantonnement. Loin de la caserne, on baignait dans le climat des mobs, on se sentait mûri, on se mettait gentiment à tutoyer les sous-officiers suant et soufflant désormais comme nous dans le service en campagne.

Retour en caserne, hâlés, dégourdis. Fin de l'école, photos de groupes et de sections. Pèlerinage à Auvernier — que nous avaient recommandé tous nos aînés — pour y manger des bondelles arrosées d'un vin du cru.

Fier comme Artaban, je réintérai mon Ajoie natale conscient d'entrer désormais dans la tribu des adultes. Deux de mes oncles, auxquels je me présentai en uniforme, m'interpellèrent dans le savoureux patois de Montignez : « As-tu fait du « clou » ? — Non. — Alors tu n'es pas encore un soldat ! » Chevaux rétifs au dressage, ils comprenaient difficilement que leur neveu, de sang bouillant, n'ait pas, au moins une fois, envoyé... paître un caporal ! Et le fait qu'on m'ait incorporé au bataillon 21 (du Jura-Sud) — les arrondissements de recrutement par bataillon venaient d'être supprimés et remplacés par un arrondissement régimentaire jurassien — les horrifiait : un véritable Ajoulot ne peut servir que

dans les rangs du bataillon 24, bataillon des bagarreurs, des contrebandiers, des gros buveurs, des authentiques guerriers... Incorporé au 21 ? Une mazette, un bigorneau !

Derrière les boutades de ces rudes gens de la glèbe se cachait néanmoins une parcelle de vérité. Dans le climat amollissant de confiance aveugle et de bon garçonnisme où l'on plongeait après quatre ans de privations, l'école de recrues de 1920 n'avait pu faire de nous des guerriers à la samouraï, des « durs » comparables à ceux des grandes armées, ni même à ceux des mobilisations. Mais elle nous avait dégrossis, décortiqués, intégrés dans un ensemble où devaient jouer certains réflexes d'obéissance. Nulle profession de foi, nul discours patriotique redondant, nulle éducation civique. Eussent-elles été d'ailleurs nécessaires ? La propagande insidieuse par les ondes était inconnue et l'Etat ou l'ordre constitutionnel contestés seulement par une poignée d'isolés.

Nous n'étions plus des jouvenceaux fantaisistes et désordonnés, pas encore des soldats selon Vigny ou Psichari. Mais j'avais acquis, plus qu'ailleurs, le sens de l'effort physique, le mépris des contraintes et des bobos, l'esprit de camaraderie, une certaine pédanterie dans les détails de l'organisation matérielle. Les derniers résidus du timide adolescent avaient fondu avec l'obligation de parler d'une voix ferme, de supporter le regard d'un supérieur, de me tenir droit comme un peuplier et la tête haute ; et j'avais découvert des « copains » sentant la vadrouille et frisant le code, qui me révélaient des qualités de cœur et d'esprit que je n'avais vécues que dans des romans.

Bien qu'avec un retard de trois semaines, j'entrai immédiatement à l'Université de Neuchâtel — où je m'étais inscrit pendant mon séjour à Colombier — bien décidé à mener de front mes études et mon avancement militaire. Mon père, qui connaissait l'individualisme et le naturel belliqueux de son rejeton, m'encouragea. Car Pandore, au contraire de ses frères, appréciait la discipline et le respect des lois.

IX. Rétrospective pédagogique. — Un aiguillage difficile

Les cantons romands, en 1920, à l'exception du Jura, souffraient d'une fracture nette entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire dont les classes menaient au baccalauréat. Les cantons alémaniques, plus pragmatiques, connaissaient l'école secondaire du degré « inférieur » sans latin obligatoire, se greffant sur quatre ou cinq ans d'école primaire et pouvant constituer un type en soi, assez proche de l'école primaire supérieure romande, mais avec un programme plus étendu et le raccordement possible au gymnase⁴. Le Jura comptait alors une douzaine d'écoles de ce type, et nul ne s'en plaignait, car elles fournissaient les futurs cadres du commerce, de l'administration, des arts et métiers et de l'enseignement.

Alors que les cantons romands exigeaient du titulaire d'un poste une licence ès lettres ou ès sciences, conquise après six ou sept semestres d'université, le canton de Berne demandait un brevet de maître secondaire ; l'examen avait lieu à Porrentruy devant une commission ad hoc, après quatre semestres d'études. Licence et brevet de maître secondaire corres-

⁴ Tous les cantons romands ont actuellement un type d'école secondaire identique à celui du canton de Berne.

pondaient aux exigences de deux types d'écoles différentes. Il était naturel que chaque université romande s'occupât des besoins propres à son canton. Et les trois ou quatre étudiants jurassiens — contingent annuel — tenus d'accomplir deux semestres en Romandie et deux semestres à Berne, perdus à Neuchâtel, Lausanne, Genève ou Fribourg, laissés à eux-mêmes, sans programme qui les préparât à leur examen, passaient au ciel de l'université francophone comme des étoiles filantes, sans liens profonds avec l'ambiance, ignorés des professeurs qui réservaient leur attention et leurs attentions aux candidats à la licence.

A la décharge des doctes professeurs, il faut avouer que les sauvageons rauraques ne recherchaient généralement pas le contact. Eux aussi avaient leurs soucis propres. Le candidat au brevet littéraire se mouvait dans un faisceau de deux branches obligatoires — français, allemand — de deux branches à option — j'avais choisi l'histoire et l'italien — et de deux disciplines professionnelles qu'ignorait ou dédaignait l'université : la gymnastique et la pédagogie pratique et théorique. De sorte que l'étudiant jurassien, sachant qu'il serait examiné par des experts, bienveillants certes, mais qui ne pouvaient le questionner comme l'eussent fait les professeurs dont il suivait les cours, se permettait des fantaisies qui dépassaient largement la liberté dite académique. On s'absentait facilement, par exemple, une dizaine de jours en plein semestre pour effectuer un remplacement bienvenu dans quelque classe du Jura. Et comme les experts se recrutaient en général dans le collège des maîtres de l'Ecole cantonale et de l'Ecole normale de Porrentruy, on connaissait leurs marottes et on se préparait plus à l'examen officiel avec les manuels desdites écoles qu'avec les thèmes et gloses des savants cours de Neuchâtel, Lausanne ou Genève.

Cette absence de coordination permettait aux Jurassiens de couler en général deux agréables semestres à humer l'air de Romandie, air fort entaché de cantonalisme — en 1920 — à butiner dans le programme de la faculté et dans les bibliothèques en se souciant fort peu de notables professeurs qui le leur rendaient bien.

Les deux autres semestres, à l'Université de Berne, en revanche, dans une ambiance toute germanique, étaient mieux conçus en fonction de l'examen d'Etat. La « Lehramtschule », Ecole normale supérieure, surgen des facultés des lettres et des sciences, offrait à ses hôtes un brouet pédagogique de qualité. Les cours essentiels se donnaient dans le cadre des facultés, mais de nombreux exercices pratiques et didactiques préparaient à l'enseignement. Régime hybride, à la fois universitaire et professionnel. La discipline, sans être pesante, se ressentait d'une certaine atmosphère scolaire et ne permettait ni les fugues ni les fantaisies enivrantes de Neuchâtel ou de Lausanne. Sans être parfaite, l'osmose s'opérait avec Porrentruy et ses experts.

La solution idéale eût consisté à créer une « Ecole normale supérieure » romande, greffée sur une université, dans un terreau latin, à l'intention des candidats à l'enseignement secondaire inférieur, pour les préparer à leur future tâche par les sciences humaines (psychologie, pédagogie, didactique), sans négliger pour autant la culture générale. Ce qui n'eût nullement exclu la possibilité de confier aux facultés, par des semestres adjonctifs, l'octroi de licences ou de doctorats pour les maîtres du degré

gymnasial ou ceux qui se destinent au journalisme, aux arts ou à la recherche. Un brevet, reconnu par tous les cantons romands, eût couronné les études ⁵.

Quoi qu'il en soit, nous souffrions de cette incohérence, de la discontinuité des programmes, de l'absence de tout contact entre le jury qui nous soupèserait et les professeurs et lecteurs dont nous suivions les cours. Et cette ambiguïté dans les études ne se reflète-t-elle pas aujourd'hui encore dans le titre officiel de « maître secondaire » ? Terme traduit de l'allemand où l'adjectif « secondaire » n'implique aucune ambivalence, alors que le génie latin lui attribue un caractère très fréquemment restrictif, voire péjoratif : « C'est secondaire », « des arguments d'ordre secondaire », etc. Stricto sensu, un « maître secondaire » devrait être, en bonne logique, chargé de fonctions accessoires. Aussi le bon peuple rejette-t-il d'instinct les ambiguïtés et préfère-t-il une autre expression, fût-elle pompeuse ou prétentieuse. Les « maîtres secondaires », dans tous nos bourgs jurassiens, sont devenus... des « professeurs ». Nul ne s'en plaint, ni les parents ni les élèves, ni même ceux dont Topaze a pu gauloisement incarner certaines manies. Ne faut-il pas y voir peut-être l'expression du respect dans lequel on tient cette profession ? Bien que la différence de traitement entre l'instituteur et le « maître secondaire » n'ait été, à cette époque-là, que fort minime — 100 francs par mois environ — de gros écarts, en revanche, existaient sur le plan social. La corporation, restreinte, ne comptait guère que nonante enseignants au degré secondaire pour l'ensemble du Jura et Bienne ; la formation universitaire les classait dans l'élite de nos bourgs et leur conférait chez les petites gens une aura les rapprochant des clercs ; leur élection s'opérait par une commission d'école — les notables du lieu — sans les corvées, appels et démarches auprès de quelques centaines d'électeurs plus sensibles aux considérations politiques ou sentimentales qu'aux arguments pédagogiques ; l'enseignement concentré sur un faisceau restreint de branches, littéraires ou scientifiques, permettait la spécialisation, engendrait la confiance en soi et la joie d'enseigner. En outre, les parents, fiers en général d'avoir un rejeton à l'école secondaire, s'intéressaient au maître et à l'école, qu'ils assuraient de leur concours et de leur respect.

On conçoit donc que tous ces facteurs conjugués aient donné quelque attrait à la profession et que ma brave maman, fascinée à la fois par la fonction et par le titre, ait tendu toutes ses énergies, et les miennes, pour que j'accède à cet Eden pédagogique... qui surpassait celui dont elle avait rêvé pour moi quand j'avais quinze ans — une école de village, un jardin, un rucher, le respect unanime.

⁵ Le problème de la formation des maîtres secondaires jurassiens a fait l'objet de polémiques récentes. Il y a cinquante ans, je croisais la plume à ce sujet contre les officiels en insistant sur le manque de liaison entre les études et l'examen et sur la nécessité pour les candidats littéraires de pouvoir accomplir tous leurs semestres dans les universités romandes... sous la condition que celles-ci offrent aux Jurassiens un cadre pédagogique équivalant à celui de la Lehramtschule. Vain appel. Membre et vice-président de la commission d'examen vingt ans après, de 1938 à 1948, je me heurtai à la même indifférence. Puisse l'avènement de l'école romande permettre l'adoption d'une solution qui satisfasse les aspirations latines des Jurassiens et les structures d'un système scolaire éprouvé.

X. Neuchâtel la studieuse et l'aristocrate

Les villes et les paysages, comme les individus, ont leur physionomie propre. Et Neuchâtel, qui s'étage sur les pentes de Chaumont, indécise entre son penchant pour le lac et la montagne, révèle des contrastes dans ses lignes et dans ses teintes ; gens de rêve et gens d'action ; bleu pâle et presque laiteux du lac, créant un mirage de la rive opposée qui semble se fondre dans un plat pays, taches ocrées, brunes ou jaunes selon le temps, des édifices publics construits en calcaire néocomien et qui se détachent sur la masse grise des maisons comme des boutons d'or piqués dans un bouquet. Le Château et la Collégiale, discrets, dominant la cité à distance, semblent tournés plutôt vers la trouée du Seyon que vers le lac et les promenades qui le bordent.

Neuchâtel, dès l'abord, me plut, par contraste avec mon vieux Porrentruy où tout s'ordonnait entre le château et l'église. Un espace et des horizons plus vastes, où l'imagination galopait, des promenades pour tous les goûts, les quais bordant le lac du Collège latin à l'Université, le fameux « podium » au centre de la ville — où on paressait dans quatre rues formant carré en s'arrêtant aux angles comme dans un oratoire — un parc face à l'Université où l'on pouvait rimailler et musser sous l'œil effronté et bonasse de petites domestiques alémaniques promenant des bébés.

La ville, en 1920, ne comptait guère que 15 000 habitants. Et l'Université, fierté de Neuchâtel, groupait, toutes facultés réunies, 200 à 300 étudiants. On se sentait donc en famille, d'autant plus qu'il ne s'agissait pas de l'« Universitas » traditionnelle, mais d'une haute école tenant plutôt de l'académie avec la faculté de théologie, celle des lettres, celle des sciences (assez réduite), et celle de droit et des sciences économiques. Après une quinzaine de jours, l'« uni », maison de verre, n'offrait plus de secrets.

Certes, le grand contingent des étudiants était constitué d'anciens élèves des lycées de Neuchâtel, de La Chaux-de-Fonds et de l'École supérieure de commerce. Quelques Alémaniques, une dizaine de Juras siens, une douzaine de Grecs (tapageurs comme des pies) complétaient l'effectif. Grande famille où se retrouvaient les traditions, les préjugés, les opinions politiques du pays neuchâtelois. La vie estudiantine commençait au gymnase cantonal où deux sociétés, « Etudes » et « Neocomia », servaient de pépinières à « Belles-Lettres » et à « Zofingue », l'une, disait-on de tendance libérale, l'autre plutôt radicale.

Les externes au canton vivaient en marge du banquet estudiantin et ne tentaient rien pour s'y faire admettre, exception de quelques Jurassiens ayant décroché leur baccalauréat à Neuchâtel. Deux camarades, à l'école de recrues, m'avaient incité à entrer à « Zofingue » dont le passé prestigieux m'attirait. J'hésitais, craignant des conséquences somptuaires. Mais à peine avais-je franchi le seuil de l'Université que j'étais happé par quelques compatriotes, anciens normaliens de Porrentruy, inscrits en sciences économiques, et qui m'annexèrent à « Stella », une section fondée en 1912, portant bérets grenat, corps alors étranger à l'« Alma mater neocomensis ». Si mes nouveaux amis pratiquèrent l'amitié avec droiture et loyauté, il n'en demeure pas moins qu'unicum de la faculté des lettres, j'apparaissais comme un Huron, je me sentais isolé et je conti-

nuais à brasser et ressasser au « stamm » hebdomadaire les problèmes et potins de mon Jura proche et lointain sans m'intégrer intellectuellement — ce qui m'eût enrichi — à une communauté estudiantine fortement enracinée dans la vie de la cité et du pays. Alors que « Belles-Lettres » et « Zofingue » préparaient des représentations théâtrales et des revues satiriques qui attiraient le tout-Neuchâtel, et que les professeurs, sans se départir de leur neutralité, se souvenaient des attaches de leur jeunesse, les Stelliens formaient un groupe minuscule qu'on assimilait à une quelconque société de l'école de commerce. Sans qu'on nous méprisât, nous subissions le statut des aubains ou non-bourgeois dans les cités de jadis.

Personnellement, je ne pâtais guère de cet état, car mes ressources financières ne m'eussent pas permis des extravagances. D'ailleurs, la plupart des étudiants, étant Neuchâtelois, vivaient dans leurs familles, se diluaient dans la vie de la cité et se présentaient rarement au gros public comme un corps constitué, phénomène que je vécus à Berne où quelque dix « corporations » bariolées affirmaient en toutes circonstances la présence de l'université. Plutôt frondeurs, ironiques, s'exprimant avec aisance dans un langage compassé que soulignait un accent dégagé de la saveur provinciale propre aux autres régions romandes, ils avaient conscience d'être le blé qui lève, l'élite de la république de demain. Nombre d'entre eux, officiers ou sous-officiers, affirmaient bien haut leur sens civique, parfois avec naïveté. Témoin un mouvement en faveur du rattachement du Vorarlberg à la Suisse, puéril, s'inspirant d'un nationalisme béat et dans lequel je m'engageai. Si l'action eût abouti, nous l'aurions chèrement payée, en 1938, par un ultimatum hitlérien !

L'université comptait peu de « chameaux », étudiants non embrigadés préférant la solitude du désert aux sérénades et aux picoulets de « Zofingue » et de « Belles-Lettres » à la P. P. (place Pury). Et les étudiantes, qu'on aurait pu recenser sur les doigts de la main, se révélaient d'excellentes camarades, fort à l'aise dans toutes discussions, ouvertes aux idées du grand large, n'ayant rien du bas bleu. Et je regrettais déjà que les écoles normales n'aient pas été mixtes. Gauche et autoritaire, en face de ces femmes instruites et naturelles, je tenais plus du cuistre Trissotin que d'un Léléo romantique ou d'un éphèbe normal.

* * *

Si les deux semestres de Neuchâtel, en m'isolant, ne m'offrirent qu'un maigre et éphémère bain social et culturel, je travaillais, livré à mes seules ressources, comme on s'adonne à la drogue, mi-passion mi-habitude. Gîtant dans une mansarde dont la fenêtre donnait sur une perspective de toits, j'avais occupé une place à la bibliothèque universitaire, sans bruit, comme un milan dans son aire, avec vue admirable sur le lac et la côte fribourgeoise d'en face. Et onques ne piochai autant qu'en cette époque de ma vie, rat de bibliothèque s'attaquant aux grands dictionnaires, aux revues spéciales d'histoire, de philologie et de littérature ⁶.

⁶ L'école normale, comme toutes les écoles de cette époque, jetait quasi l'interdit contre la littérature contemporaine, et mes connaissances s'arrêtaient à Anatole France, René Bazin et Pierre Loti. Or, je découvris soudain les grands auteurs à la mode, grâce à quelques camarades chauds-de-fonniers, passionnés des écrivains d'avant-garde que leur avait révélés le professeur Zimmermann, lui-même homme de lettres : Gide, Romain Rolland, les frères Tharaud, Péguy,

Mon vieil ami B. Schnetz m'avait abonné au distingué « Journal des Débats » dont mes camarades stelliens se gaussaient gentiment. Individualistes, ils respectaient mon quant-à-moi. Nos séances hebdomadaires, sans « comment » inutile ou teutonesque beuverie — à cinq ou six on ne chahute guère ! — se passaient à commenter les faits du jour à bâtons rompus, à entendre les potins et ragots du « vieux pays rauraque », si proche et si loin tout à la fois. Patriotisme régional, comme la terre qui colle aux sabots, corset de fer et chape de plomb dont on ne pouvait se débarrasser. Néanmoins, j'ai scellé à cette table ronde des amitiés profondes qui ne s'éteignent qu'avec la mort.

Il me souvient d'une Saint-Martin que nous avons fêtée posément, en bourgeois, à la brasserie Strauss, jusqu'à une heure assez tardive. Nos discussions ayant continué sur l'asphalte, à la lueur d'un réverbère, un agent nous invita paternellement à poursuivre nos palabres au bord du lac. En foi de quoi un de nos compères, habitant Bure, lui lança, en patois ajoulot, une invite animale, crue et rabelaisienne : « Coène me à... » (Corne-moi...). A l'étonnement, qui fit place à l'hilarité, Pandore répliqua en patois non moins ajoulot : « Vire-te ! » (la traduction est superflue). Et l'incident fut clos... par des présentations réciproques. M. Hamel, de Courtedoux, près Bure, fut sacré ange gardien des Stelliens !

XI. Maîtres et magisters

La faculté des lettres, en 1920, ne comptait pas plus de cinquante étudiants. Les grands cours de culture générale, ceux des « maîtres » dont le rayonnement dépassait les frontières cantonales et nationales, affichaient complet dans l'amphithéâtre, tandis que les exercices pratiques et les cours spéciaux, donnés par des « magisters » enseignant souvent au gymnase ou à l'école de commerce, n'étaient fréquentés que par une poignée d'étudiants.

Un astre brillait au firmament de l'université : Philippe Godet. Svelte, souvent en redingote grise, portant barbiche soyeuse et lorgnon, le regard vif d'un bleu lacustre, il excellait dans les synthèses et les exposés généraux. Charmant avec ses étudiants. Je l'éprouvai à deux reprises. Il était bien le seul professeur de lettres dont j'aie connu l'existence déjà dans ma lointaine Ajoie. Ayant manqué le début des cours par suite de service militaire, je me présentai au « maître », le cœur battant et rouge d'émotion, pour expliquer les causes de mon retard et solliciter sa signature dans mon livret d'étudiant. Ayant lu mon lieu d'origine, « Montignez », il me demanda d'une voix douce si c'était quelque village juché sur une montagne. Premier contact avec un homme célèbre : paralysé, muet, sentant la terre s'entr'ouvrir, je ne pus articuler un seul mot et me contentai de rouler des yeux ronds. Bienveillant, sans attendre une réponse que rien n'annonçait, le « maître » me remit en selle : « L'école de recrues vous a-t-elle plu ? » Et je retrouvai mes esprits : « Beaucoup ! » — « J'en suis heureux pour vous ». Et il apposa généreusement sa signature.

Martin du Gard dont la lecture de « Jean Barois » m'avait littéralement envoûté, et surtout la « Nouvelle Revue française », très en vue à la bibliothèque de l'université. J'étais heureux, pauvre et libre, insoucieux des futurs examens encyclopédiques que me réservait le jury de Porrentruy. A vingt ans, la vie est belle quand la littérature se prend comme une drogue, grise et crée des paradis artificiels.

Quelques mois après, alors qu'il répartissait des thèmes pour les disciples de son séminaire, il me proposa d'étudier le stoïcisme, l'esprit de sacrifice et la notion du devoir militaire chez Alfred de Vigny. Il s'était souvenu du dadaïs bredouillant qui lui avait confessé sa joie de servir. Hélas, peu après, frappé par la maladie, il ne reprenait plus sa chaire et le travail que j'avais ébauché fut présenté à Berne... chez Gonzague de Reynold.

Un autre « maître », Arnold Reymond, nous séduisait par ses dons d'analyse, la pénétration de sa pensée, son art de décortiquer les problèmes les plus abstraits en logique, en morale et en philosophie. Mal préparé à ce genre d'exercices, dans la quasi-impossibilité de prendre des notes, je suivais avec peine l'initiation aux arcanes du kantisme et de l'hégélianisme, tout en me délectant des exposés clairs, convaincants et nuancés de celui qui fut un des meilleurs défenseurs du libéralisme philosophique et de la liberté de conscience. Nous le portions aux nues et sa sérénité était communicative. A la bibliothèque, je me plongeais dans les dictionnaires spéciaux pour assimiler les éléments d'une science qu'il rendait cristalline.

J'avais délibérément biffé l'allemand de mon programme, me contentant de quémander la signature du professeur, un vieux monsieur style 1880, portant un collier de barbe comme Guillaume I^{er}, sourd au suprême degré, mais bienveillant et cérémonieux. Certains étudiants le croisant dans les corridors de l'université le saluaient d'une révérence soulignée d'un vigoureux : « Salut, vieille branche ! », auquel il répondait ingénument par un « Bonjour, monsieur ! ». Facéties d'étourneaux...

L'histoire ne pouvait figurer au palmarès de l'université, le titulaire de cette discipline — le malheureux embrassait tout, de l'antiquité aux temps modernes et, dans une sauce commune, l'histoire suisse et l'histoire générale — consacrant les deux tiers de ses cours... à la bibliographie y relative ! Mais l'honneur était sauf grâce au professeur Piaget, archiviste d'Etat, fils ou petit-fils du fondateur de la République neuchâteloise, affable, modeste et précis. Nous étions trois étudiants à suivre ses exercices de paléographie, au Château, dans une salle des archives cantonales. Il excellait à replacer les parchemins dans leur ambiance du Moyen Age, à commenter la valeur des sceaux, dates, formules notariales et abréviations des copistes. Et poète de surcroît, faisant revivre les lois et complaints d'Othon de Grandson, les amours courtoises, les seigneurs de Suisse romande et de Savoie. Par lui et pour lui, je me suis enfoncé dans le latin de cette époque à en... mériter le titre de moine ! Le temps des cénobites...

Un autre maître à penser, Jeanjaquet, linguiste et dialectologue, « lisait » ses cours sur la grammaire historique et la syntaxe du vieux français sans y ajouter un commentaire. Hiératique, savant, portant col cassé et lunettes rondes derrière lesquelles se cachait un regard de lynx, il ne se déplaçait de sa chaire que pour développer au tableau noir, comme une formule algébrique, l'évolution de mots latins en bas-latin, puis en langue d'oc et d'oïl, sans jamais oublier les dérivés dans les patois romands. Un puits de science... rempli d'eau qui glaçait ! Etait-ce timidité ? On le disait fort savant, occupé jour et nuit à des recherches pour le « Glossaire des patois romands ».

Deux « magisters », au sens le plus noble du mot, alliaient une technique indiscutée de l'enseignement à des connaissances précises : MM. Zumbach, maître de latin, et Sobrero, maître d'italien. Le premier, professeur au Collège latin, donnait des cours de latin à l'intention des débutants. Je m'étais inscrit, à tout hasard, car j'avais déjà mordu au latin, presque seul, avec des camarades de l'Ecole cantonale, et j'avais continué péniblement sur ma lancée. Or, par une chance insolite, nous n'étions que deux candidats à suivre les exercices de M. Zumbach, à raison de quatre heures hebdomadaires. Nous prenions les bouchées triples : tout y passa en une année, syntaxe, grammaire, versions et thèmes à préparer pour chaque leçon, textes replacés dans l'histoire de leur époque, commentaires, éléments de métrique, fables de Phèdre apprises par cœur. Rythme de travail époustouflant, qui exigeait, préparé avec maestria par M. Zumbach, des heures de préparation que jamais je ne regretterai tant ce pédagogue entraînait et drillait tout à la fois.

Quant à M. Sobrero, professeur d'italien à l'Ecole supérieure de commerce, silhouette caractéristique du Neuchâtel de 1920, il alliait une insouciant sèrénité à la passion des lettres italiennes. Les potaches de l'Ecole de commerce l'avaient baptisé, sans méchanceté, pour la seule volupté de faire un calembour : « Sobre et rond » ! On le rencontrait flânant sur les quais, vêtu d'une houppelande dès la saison froide, coiffé d'un large feutre noir, un... sombrero. Tout comme pour le latin, je n'avais qu'un condisciple aux exercices d'italien : Paul Jacot, de La Chaux-de-Fonds, futur colonel instructeur. M. Sobrero nous traitait en collègues, et nous disséquions sous sa houlette les « Canzoni » de Pétrarque, d'immortels passages de la « Divine Comédie » et l'« Epistolario » de Leopardi (dont un exemplaire relié cuir figure toujours sur ma table de travail), tandis que le noir toscano du magister se consumait lentement. Dans la petite salle de cours, on se croyait vraiment en famille.

Pour pallier à la maladie de Philippe Godet, l'université avait chargé d'un cycle de conférences Albert Thibaudet, critique littéraire très en vue. Erudit, analyste, écrivain en vogue dans les grands journaux, brossant une fresque animée de la littérature contemporaine, il saisissait son auditoire, le dominait, disséquait les courants, comparait, sans que jamais choquât son accent bourguignon fleurant le beaune et le beaujolais, ni sa bonne tête de paysan moustachu à la Clémenceau, à l'opposé de la guinderie d'une certaine gentry neuchâteloise. Les exposés de Thibaudet sont parmi les meilleurs que j'aie jamais entendus : l'honnêteté d'un vigneron ou d'un laboureur égaré dans les champs de la critique littéraire !

Après deux semestres vécus à Neuchâtel, en avril 1921, je m'inscrivis à Berne où nous nous entassions quelque deux cents étudiants dans certains auditorios, troquant en somme un atelier familial contre une usine.

XII. Intermède bucolique : enseignant dans les « hautes joux »

Une aubaine m'échut, coïncidant avec la fin du semestre d'été, qui conciliait tout à la fois mon désir de dépaysement, un répit pour repenser mes études et le besoin de renflouer mon escarcelle : l'instituteur des Genevez, mon mentor à l'Ecole normale, appelé à l'école de recrues, me demandait de le remplacer pendant six semaines.

Et je m'installai dans ce village des « hautes joux » où je coulai d'agréables moments. Je desservais la classe moyenne, alors que les petits fréquentaient la classe de Mme Gigandet, très maternelle, mais en conflit ouvert avec le curé, et que les aînés, sous la houlette d'un brave homme de maître sujet à des fugues, n'attendaient que l'instant de quitter l'école. La classe n'était tenue que le matin, et j'en profitais, par les chaudes journées de juillet et d'août, pour explorer les hautes joux fleurant la résine ou m'asseoir pour lire ou musser à l'ombre des sapins moussus. Et je touchais neuf francs par jour, un pactole dont, déduction faite de la pension prise dans le restaurant du lieu, quatre à cinq francs alimenteraient mon fonds d'études !

Pour qui vient de la cuvette de Bellelay, les Genevez, 500 à 600 habitants, se profile sur une crête comme une affiche, en traits nets. On est en 1920. Les maisons francs-montagnardes, bien posées au sol, massives, leurs grands toits à deux pans et leurs murs de pierre semblant braver vents et tempêtes, donnent au village un quelque chose d'original et de monotone, car elles se ressemblent toutes. On ne découvre encore aucune bâtisse style anonyme et passe-partout. Alors qu'à Montignez ou à Bonfol, elles pratiquent presque le coude à coude et sont ouvertes à tout venant, ici, elles se distancent de leurs voisines et paraissent cacher chacune un secret familial, par pudeur, derrière leurs murs épais. Mais qu'on y pénètre, il y fait chaud et l'atmosphère y est bienveillante.

Et les gens du lieu, comme leurs maisons, ne se livraient guère. La montagne rendrait-elle mélancolique et méfiant ? Tous mes élèves portaient des patronymes bourgeois : des Voirol, des Humair, des Gigandet, des Rebetez. Beaucoup de frères et sœurs, car on était fier d'une riche lignée chez ces horlogers-paysans. On ne comptait que deux familles d'origine italienne, entièrement assimilées. Et les anabaptistes vivaient dans des fermes éloignées ; avec un brin d'ironie, on les appelait des « teufets », mot dérivé de l'allemand « Täufer », mais on les respectait pour leur intégrité, leur foncière honnêteté, leurs mœurs patriarcales.

On m'avait dépeint, je ne sais pourquoi, les Genevézains comme batailleurs, volontiers contestataires. Or, mes élèves, respectueux de l'autorité, ne souffraient que de la docile étourderie propre à cet âge. Et s'ils rêvaient plus aux grands pâturages, à la vache qui vélait, au poulain nouveau-né qu'aux règles de grammaire, pouvait-on leur en faire grief ? Et j'entretins avec les familles, qui m'observaient surtout de leur ferme-forteresse, derrière les rideaux, des rapports de bon voisinage. Chacun me saluait gentiment, mais aucune conversation ne s'engageait, si ce n'est avec deux notables incarnant la sagesse et le bon sens de la tribu : le juge Voirol et le forestier Maillard. J'attendais vainement la chaleur truffée de curiosité, le bavardage achevé en confidence, propre aux gens de mon pays d'Ajoie. Ici, on était plus réservé, plus poli, apolitique, mais partisan d'un clan qui s'opposait à d'autres dans les affaires communales. En revanche, sur le plan du district et du canton, tous votaient « conservateur », avec conviction mais sans fanatisme, car ces horlogers-paysans s'ouvraient aussi aux problèmes économiques ; nombre d'entre eux travaillaient à Tramelan ou y livraient leurs « cartons ».

Ma brave maman, qui débroussaillait ma route pour m'en éviter les accidents et les obstacles, m'avait discrètement mis en garde contre... les sirènes villageoises, conseils qu'elle avait tus jusqu'alors. Elle connaissait

certes son rejeton, romanesque, un hussard plongé dans les livres, perdu souvent dans des phantasmes et qui ne paraissait guère bardé d'une cuirasse de sagesse. Se méfiant instinctivement des villageoises en mal d'époux, elle m'avait assailli de conseils, alors qu'elle s'était contentée, lors de mon départ pour la ville et la caserne, de me rappeler les lois de l'honnêteté. Pour ne pas succomber aux tentations, je... les évitais et j'eus aussitôt, dans la gent féminine, la réputation d'un jeune sauvage, orgueilleux et distant !

* * *

Pour fuir l'enlèvement, j'allais à la découverte : les Franches-Montagnes et la Courtine (région de Bellelay), dans l'atmosphère limpide d'août, où les sapins et les maigres pâturages bordés de murs en pierres grises se détachaient comme un paysage castillan, envoûtaient par leur silence. On ignorait le ronron des autos et seuls les hennissements des chevaux en liberté fendaient l'air. Et des échappées dévoilaient soudain le Petit-Val avec des hameaux fichés sur les bosses du terrain : Sornetan et son clocher en bulbe, Souboz barrant l'horizon, Monible timidement en retrait, Châtelat et Bellelay frileusement collés à la Sorne et qu'on n'apercevait que de certains sites.

Les « régents » de la région, pour rompre leur solitude, selon leurs affinités, se retrouvaient çà et là pour jasser et bavarder. Pas d'auto ; tout au plus une lourde bicyclette, clou familial tous terrains. Deux collègues m'avaient surtout séduit par leur puissante personnalité : Armand Crevoisier et Jules Gueissbuhler. L'un aux yeux d'un bleu inoubliable, joyeux luron, à la voix chaude, à l'accent sui generis, éclatant de santé physique et morale, ne mâchant pas ses mots ; il eût donné, aux heures troubles de la Révolution française, un jacobin patriote siégeant à la Convention jurassienne en sabots et coiffé d'un bonnet phrygien ; terrien, révolutionnaire, rivé au sol montagnard et au village de Lajoux qui avait adopté cet homme de la Vallée, il aimait à opposer les fadaïses de l'école et les exigences de la vie ; et ses jugements s'achevaient en un rire fracassant atténuant les coups d'épingle et de griffes qu'il avait distribués.

Jules Gueissbuhler, Neuvevillois acclimaté à Souboz, à l'opposé de son ami, châtiait son accent, triait ses mots, les enrobant d'une acide ironie. Critique, fustigeant les « bonzes » de l'officialité, plus intellectuel que paysan, on l'eût pris volontiers pour un authentique Neuchâtelois. Et le protestant toujours en alerte, tourné vers Lausanne et Genève, faisait excellent ménage avec Crevoisier, catholique libéral, tout en rondeur et marié à la tradition. Jura-Sud et Jura-Nord !

Au contact de ces collègues, mes aînés de douze ans, je me troublais. De les voir si épanouis, francs de collier, amoureux de leur terre, conscients de la servir aussi bien que des prêtres, le doute s'emparait de moi. Ils appréciaient en épicuriens une omelette baveuse aux champignons, une escapade au synode de leur district ou à la foire de Chindon, les mille riens d'une existence sans histoire. Équilibrés, sains, sans vaine prétention, ayant déjà jaugé la « comédie humaine » dans laquelle ils se contentaient du rôlet de « régent de village ». En chevauchant Pégase et en grignotant des chimères, en rêvant d'immatérielles conquêtes, étais-je dans le vrai ? Pourquoi me priver et trimer dur ? Obliger les miens à certaines austérités ? De quel droit ? La charnelle joie de vivre, la tentation de mordre à belles dents dans les fruits juteux qui s'offraient sur ma

route l'emportaient un instant. Et je me découvrais roi dans un village d'Ajoie, aimant et aimé, chantant ma terre et ceux de mon sang... Puis l'aiguillon de l'étude, l'engagement moral et public de conquérir une position sociale, le respect humain surtout m'incitaient à ne pas céder. La tentation de saint Antoine... Le hussard redevenait cénobite.

Comme un orage, la fièvre aphteuse s'abattit sur les Genevez, sans signe annonciateur. Les habitudes en furent modifiées et je ne revis plus mes sympathiques aînés. Trois gendarmes — des Ajoulots — furent envoyés de Berne isoler le village et établir un contrôle du trafic aux entrées. Précautions hygiéniques : se tenir aux routes contrôlées, désinfecter les chaussures en les trempant dans un sceau de sciure antiseptisée, bloquer les étables atteintes. Après quelques jours, l'épidémie paraissant circonscrite, les formalités furent considérées comme vexatoires et tâtilloannes. Et les jeunes agents essayèrent vite des propos blessants. La libre commune des Genevez n'admettait aucune entrave ; et comme le sang était chaud et l'esprit prompt...

L'âge et quelque affinité aidant, j'eus tôt fait de lier connaissance avec les trois gendarmes qui partageaient ma table au restaurant, compagnons de ce camp retranché d'un genre nouveau. Du coup, je subis aussi la vindicte publique, d'autant plus que j'avais participé étourdiment à une embuscade nocturne dirigée contre des braconniers. Expédition dans la nuit noire, guet de deux heures à l'angle d'une haie, lourd silence coupé seulement par les clochettes du bétail, quelques hennissements, le carillon des heures aux clochers de Lajoux et des Genevez, des aboiements lointains qui se rapprochent et s'éloignent. La terre fumait un peu sous le ciel d'août. Et nous rentrâmes bredouilles sans gibier ni braconniers.

Seul l'esprit d'aventure m'avait guidé dans cette escapade policière, le désir de sensations, la recherche du jamais vécu. J'y perdis la sympathie de maints Genevézains, tribu unie face aux intrus qui limitaient la libre circulation et traquaient ceux qui usent du droit ancestral de chasser sur leurs terres. La race des « francs » Montagnards ne pouvait admettre qu'un « régent » s'accointât avec des sbires. Et j'y perdis mon prestige, tout heureux de retrouver Neuchâtel et ses quais, l'université et ses auditoires, la liberté académique se souciant fort peu du qu'en dira-t-on et de la tutelle de l'opinion publique.

XIII. Ombres et lumières, jours de deuil et jours d'espoir

Nous avions fêté en famille la Noël 1920 et le jour de l'An dans la joie. Deux jours après, mon père mourait subitement, victime d'une crise cardiaque que rien n'annonçait. La mort frappe doublement chez les humbles, car elle engendre un sentiment d'inquiétude pour l'avenir. Passés les heures et les jours du déchirement et de la séparation, passés le brouhaha et le chuchotis des visites et des condoléances, passé le calvaire des obsèques, le lendemain se levait dans l'incertitude. Tout avait été prévu, tout sauf... Ma mère, soutenue par une foi profonde, mue par l'ancestral réflexe des laboureurs courbant le chef sous l'orage sans désespérer, reprit sa route. Abandonnerais-je l'étude à mi-chemin, mes deux sœurs cadettes fréquentant encore l'école obligatoire ? Ma sœur puînée s'apprêtait à subir l'examen du brevet d'institutrice dans deux mois ; mais obtiendrait-elle aussitôt une place en cette période de pénurie où certaines diplômées attendaient vainement depuis cinq ou six ans ?

Un premier miracle se produisit, un événement fortuit que ma mère appelait un « don du ciel » : un décret sur les pensions du personnel de l'État, progressiste et social, laissant loin dans l'ombre tous les règlements antérieurs, entra en vigueur au 1^{er} janvier 1921. Et ma mère en fut la première bénéficiaire du canton, avec ses deux orphelines en bas âge. Si l'auteur de nos jours fût décédé quatre jours auparavant, la famille aurait reçu une rente de trente ou quarante francs... par mois, le seuil du dénuement.

Résolue, ma mère m'invita à continuer mes études sans modifier nos plans, en redoublant d'ardeur au travail. « Pour le reste, Dieu y pourvoiera ! ». Et Il y pourvut, car six semaines après, deuxième miracle, une place d'institutrice primaire ayant été mise au concours à Porrentruy, ma sœur l'emportait sur cinq candidates, contre toute attente, dans l'élection populaire. Hommage à mon père disparu, émotion causée dans la cité par un départ prématuré, geste populaire envers une famille frappée par la perte de son chef. Il est probable qu'un conseil scolaire eût décidé autrement, se fondant sur des considérations purement pédagogiques : âge, expérience professionnelle.

Je continuai donc mes études grâce à la chaude solidarité familiale. Et mon père disparu me devint plus vivant à l'esprit, car je me reprochais d'avoir battu la controverse avec lui pour mieux souligner le contraste entre générations et me convaincre que seule ma cause était juste. Son robuste bon sens et l'expérience qu'il avait des hommes me rendaient agressif. On camoufle la faiblesse de ses arguments par des éclats de voix et des mots creux. Il y répondait par des : « Fiston, ne déraile pas ! » ou : « Méfie-toi de la science des « Schulmeister » car ils savent tout ! ». Il m'est arrivé souvent d'évoquer son civisme. Le serment engage, disait-il, et servir l'État ne tolère aucune compromission. D'aucuns riront de cette notion désuète et chevaleresque du « service », propre aux anciennes monarchies. Service d'honneur plus que d'argent, à l'origine des civilisations agraires et féodales et que rejettent dans l'ombre les civilisations mercantiles et industrielles où le profit passe l'honneur... Ceux de Montignez, en 1900, croyaient encore que servir l'État, l'Église, la communauté à tous les échelons, conférait une dignité à nulle autre pareille.

XIV. Hors-d'œuvre militaires : le début d'une longue marche

J'achevais mes deux semestres à Neuchâtel quand je fus convoqué à l'école de sous-officiers, à Colombier. Joie que je ne cherchais pas à dissimuler. Le château bourdonnant que j'avais connu paraissait bien vide avec ses quelque cinquante élèves sous-offs, groupés en quatre classes sous la conduite des futurs commandants d'unité. Vie facile où on retrouvait des paysages et des visages connus, le lac, les allées avec leurs obstacles, le raboteux plateau de Planeyse, la Tourne. Lecture de cartes, gymnastique, exercices dans le terrain, service intérieur méticuleux, le tout dans un climat de bonhomie et de camaraderie qui évoquait plutôt un camp scout ! Aucune fausse note, tous cherchaient, sans jamais l'avouer, à devenir un jour... officiers. On se traitait réciproquement de « chauvins » pour empêcher une corrosive émulation. Certains, dociles, rêvaient d'entrer dans l'administration, la police ou les douanes.

Ma carrière militaire faillit se terminer court, car j'atterris à l'infirmerie, victime d'une mauvaise bronchite. Nous étions perdus dans une

salle immense, abritant vingt lits vides, un camarade fribourgeois qui répondait à l'héroïque prénom d'Hercule et moi. Chocolatier de son métier, hâbleur et gai compagnon, il rejetait dans l'ombre tous les exploits du héros grec, fascinait les amazones de son usine d'un seul regard et semait la terreur chez les vertueuses filles de sa verte Gruyère ! Une piqûre dans les fesses l'avait singulièrement assagi : Hercule eût pu filer aux pieds d'Omphale ! Le médecin de place me proposa brutalement de m'exempter (renvoi devant le conseil de révision) pour... faiblesse de constitution. Devant mon effroi et mes protestations, il s'adoucit. Et je réintégrai, à ma demande, illico le peloton, laissant Hercule à ses exploits, non sans qu'il m'ait gratifié, pour avoir refusé l'offre du médecin, d'une apostrophe chère à Napoléon et aux Corses : « Coglione ! ».

Un autre héros m'est resté en mémoire. Comme nous partions en congé, coiffés du képi à cocarde cantonale, une vraie grappe humaine avait pris d'assaut le tram ; et dans la bousculade, j'avais heurté un élève d'une autre classe, qui réagit en m'apostrophant : « Sale cochon de Bernois ! » — Knock out, sidéré, craignant le scandale, j'encaissai sans mot dire. Deux jours après, sous les voûtes du château, je rendis à l'intéressé son compliment et l'incident fut clos, rieurs de mon côté, car ce pourfendeur confédéral répondait au patronyme latin et neuchâtelois de... Schneeberger, originaire de quelque village seelandais !

Autre anecdote : un de mes amis ajoulots, qui fit depuis une honorable carrière dans l'administration des douanes, avait rendu visite à Genève, à quelque membre de sa famille lors d'un congé dominical. Le convoi qu'il emprunta au retour se composait de deux parties, disloquées à Lausanne, l'une se dirigeant sur Berne et l'autre vers Neuchâtel. Notre homme s'installa étourdiment dans la première partie, ôta képi et ceinturon et, en gare de Lausanne, quitta son convoi pour se détendre les jambes. Il eut juste le temps de happer le train pour Neuchâtel alors qu'armes et képi roulaient vers Berne. Et le pauvre élève-caporal rejoignit son château, nu-tête, tunique flottante, les mains dans les poches, ayant plutôt l'air d'un prisonnier de guerre, sous le regard étonné des civils — on connaissait encore l'étiquette — et les quolibets des copains.

L'incident se corsa, car le lendemain, dès l'aube, alignés sous les allées, nous subissions l'inspection finale du colonel pour la remise du galon de caporal. Notre homme avait bien télégraphié à Berne, mais ses effets n'arriveraient que dans la journée. Toute l'école était sur pied, aucun malade, aucun képi et ceinturon disponibles ! L'ordonnance postale, dispensée de la cérémonie, sauva la situation en prêtant ses effets.

Le colonel Apothéloz, jovial et bienveillant, mais prompt à s'enflammer malgré ses 120 kilos, s'arrête devant chaque élève, l'examine, le questionne, pèse et soupèse les réponses et l'attitude militaire. En face de notre héros, il constate que le malheureux est coiffé d'un minuscule képi, genre chapeau de cotillon ou « serefix » d'étudiant juché sur le sommet du crâne ; et pour comble, l'abominable couvre-chef — qui ne couvrait rien — arborait cocarde neuchâteloise, pompon blanc et le numéro du bataillon 19, alors que les épauettes de l'intéressé indiquaient le bataillon 21 (jurassien bernois) ! Une caricature ! Le colonel, stupéfait, apoplectique, roulait des yeux blancs et sa voix s'étranglait, prise entre la colère et l'indignation. Le héros, lui aussi, roulait des yeux blancs, en essayant de bredouiller. L'inspecteur, se tournant vers notre officier chef

de classe, proféra sa sentence : « Qui m'a refile cet abruti ? Ce képi lui sied comme une punaise sur... un œuf ! » Et dédaigneux, avec la lenteur d'un éléphant devant une souris, il continua bonhommement son inspection. Et l'incident fut clos dans la journée par une franche explication.

Il était bonhomme, le colonel Apothéloz, malgré ses allures de culotte de peau et de matamore. J'éprouvai personnellement sa générosité. Ne pouvant me payer le luxe de perdre un semestre d'études, j'avais demandé de pouvoir payer mon galon de caporal dans une école de recrues d'été, pendant les vacances universitaires. Il appuya chaudement ma requête à l'autorité militaire cantonale, intervint par téléphone et me communiqua la réponse favorable en me serrant la main et en me souhaitant plein succès dans mes études.

Promu caporal sans cérémonial ni tambour et trompette — telle était alors la coutume — je quittai le peloton, laissant mes camarades en prise avec les recrues qui franchissaient pour deux mois la monumentale porte du château.

* * *

Une surprise m'attendait. Trois semaines après avoir déposé l'uniforme, je le réendossais... pour le premier cours de répétition de l'après-guerre, en avril 1921. Un beau désordre ! Des trains spéciaux drainaient vers Tavannes les mobilisés ; autos, motos et autres engins étaient alors inconnus. Cohue, masse amorphe, fusils et godillots bruissant sur la chaussée, copains se hélant, escouades s'engouffrant dans les pintes du village, derniers arrêts avant la place de rassemblement, cadres et hommes pêle-mêle, joie des retrouvailles et protestations d'être obligés d'« en remettre », car tous, à l'exception de la dernière classe d'âge, avaient accompli des centaines de jours aux frontières et le service d'ordre de Zurich. Et des gens avinés, souvent débraillés, qui ont bu ou pour oublier, ou pour fêter l'événement, ou pour se donner une contenance. Triste armée, vision d'un troupeau, d'une foule incohérente, d'une débandade, d'une armée en déroute⁷. Pris dans un torrent, j'étais ahuri.

Guidés par des pancartes, on se rendait à l'emplacement des bataillons, où les compagnies s'aggloméraient, s'articulaient en sections. Benjamin de la troupe, unique représentant de la classe 1900, inconnu au quartier, je découvris la compagnie II/22, la mienne, formée surtout de soldats du Vallon de Saint-Imier et commandée par le capitaine Roches. Le premier-lieutenant Paul Moeckli, professeur à Delémont, chef calme comme coulé dans du bronze, ferme et plein d'humour, m'ayant reconnu, m'intégra à sa section. Après l'appel, la pagaille disparut, les menues corvées et formalités d'entrée en service se déroulèrent sans hâte, et au début de l'après-midi, fanfare en tête et drapeaux claquant au vent, les bataillons jurassiens quittaient Tavannes, en bon ordre, ayant retrouvé quelques habitudes et un soupçon d'âme du service actif.

Marche pénible avec lourd paquetage, suées abondantes pour les assoiffés du matin, traversée du long village de Tramelan, l'arme portée, sous le regard curieux et attendri des badauds. J'y redécouvre mon village d'enfance ; rien n'a changé depuis dix ans. Sous le poids du havresac, on serre les dents, on se redresse, quelques-uns rouspètent tout bas. Je

⁷ Un grand progrès fut accompli, quelques années après, par l'introduction des cours de cadres, précédant de trois jours l'entrée en service de la troupe. Celle-ci, en bon ordre, « encadrée », se rendait de la gare à l'arsenal.

retrouve, maussade sous un ciel gris d'avril, le paysage franc-montagnard qui m'avait tant séduit aux Genevez six mois auparavant sous le soleil d'août : le Cernil et ses fermes aux vastes pans, piquées dans les pâturages comme des narcisses volumineux, les sapins presque noirs, les murs encore plus gris.

Et nous prîmes nos quartiers au collège de Saignelégier, pendant dix jours. Les sous-officiers avaient leur propre cantonnement où nous faisions bon ménage. L'absence d'ordres m'étonnait, et le travail s'écoulait fluide, calme, sérieux, sans vain formalisme, sans vociférations entendues si souventes fois en caserne. A tour de rôle, les hommes se présentaient pour les corvées, sans zèle ni hâte ni protestations. Vieilles habitudes aisément resurgies, comme en ont les chevaux de manège...

On travaillait ferme le jour durant à étudier, dans les pâturages encore tachés de neige, les formations nées de la guerre : ordre dispersé, appui de feu des mitrailleuses et liaisons entre les groupes. Il me souvient de la visite du commandant de brigade — un personnage qui entra dans l'histoire par une porte dérobée — le colonel Fonjallaz. Lors de la théorie, sur un monticule, il surprit les cadres de la compagnie, et j'avais glissé un carnet de notes dans mon ceinturon. Il se contenta d'avancer le menton dans ma direction et de me jeter un regard interrogateur. Sur ma laconique explication, il acquiesça en baissant le menton et continua sa route, olympien et indifférent. Je ne fus pas peu surpris, dix ans après, d'apprendre que ce même colonel Fonjallaz organisait le fascisme en Suisse et s'acoquinait à des mouvements étrangers. Il aurait été déçu, paraît-il, dans ses espoirs militaires et faisait croisade contre les partis au pouvoir, les francs-maçons et les juifs qui... gangrenaient l'armée. En 1921, colonel bourgeois et bon enfant, rondelet comme un notaire, il n'avait rien d'un matamore ou d'un capitaine Fracasse.

Si la troupe faisait son devoir, elle agissait sans panache, ni bluff, honnêtement, comme un cheval de labour. Ayant assisté, l'année précédente, au défilé de la garnison de Belfort, lors d'une fête internationale de gymnastique, la vision d'une masse compacte de bleu horizon emportée au son de marches entraînant sur les ailes de la victoire m'avait tant impressionné que je n'osais comparer nos troupes à celle-là. Une milice, une garde nationale suffiraient-elles à défendre notre indépendance ? Alors qu'aujourd'hui, certains jeunes gens, doutant de l'instrument, réclament sa disparition, nous étions nombreux à souhaiter qu'il fût mieux affûté. Glissais-je vers la droite nationaliste ou vers quelque militarisme aberrant ? Devenais-je un spécialiste du métier des armes ? Inexpérience, méconnaissance de l'homme, tendance, comme tous les intellectuels, à me réfugier dans un système ? Comme on ne voyageait guère et qu'on ne découvrait l'Europe que par nos lectures, on n'envisageait l'existence de la Suisse que sous l'angle de la défense nationale. Néanmoins, ma confiance renaissait en face de ces braves gens accomplissant leur devoir comme ils payaient leurs impôts, sans trop rechigner, parce qu'ils y étaient obligés. Certains d'ailleurs s'étourdissaient... pour oublier leur condition, et pour lutter contre le froid piquant de ce début de printemps, recouraient aux cordiaux dont les relents persistaient jusque dans la paille des cantonnements. Misères humaines, d'hommes sans femmes ou sans argent, car le chômage frappait fort dans les villages jurassiens.

A la fin du cours, je fus proposé pour l'école d'officiers, après un examen sommaire : un curriculum vitae et deux brefs travaux écrits sur un thème anodin en rapport avec la défense nationale.

Riche d'expériences acquises avec des aînés, sergents et caporaux, souvent chefs de famille qui me confiaient, lors de discussions à bâtons rompus, leurs soucis intimes et professionnels, je retrouvai avec joie livres et cours à l'Université de Berne.

XV. De Berne, des Bernois et de l'université d'il y a cinquante ans

Tout étudiant devrait avoir l'obligation, comme les « Bettelstudenten » ou les goliards du Moyen Age, de fréquenter plus d'une université, en d'autres termes de boire à plus d'une source. Dominant la ville, sur la crête des anciens « Grands remparts », bâti aux côtés du bâtiment administratif des CFF, dans le même style solennel, pesant et cossu de 1900, celui de l'université, avec son voisin, symbolise la science et l'efficiace, la pensée au service de la communauté, obsédante préoccupation bernoise. Les corridors y sont vastes et hauts, et des auditoires en embrasse un horizon étendu, au-delà des toits gris, jusqu'aux cimes neigeuses de l'Oberland. Devant l'université, les pelouses coupées de sentiers, d'arbres et de bancs créaient une ambiance de campus anglo-américain, corrigeant l'austérité des lieux. Maints étudiants y répétaient cours et examens ou contaient fleurette sous l'œil bienveillant et complice du grand Albert de Haller. Certes, le bâtiment central n'abritait qu'une petite partie de l'université dont les nombreux instituts essaïmaient aux abords de l'Hôpital de l'Île et dans le quartier de la Länggasse, une sorte de quartier latin — en moins bruyant — où chambres et pensions s'entassaient. Car l'université, avec ses sept facultés, comptait 1800 étudiants, venant de tous les cantons alémaniques et du Tessin. Sans omettre les Allemands et Autrichiens, nombreux en cet après-guerre immédiat.

Alors qu'à Neuchâtel l'université semblait diluée dans la ville et faire corps avec elle, tout comme le gymnase et l'école de commerce, ici on entraînait dans une institution, la « Comunitas litterarum et scientiarum », avec sa structure autonome, ses institutions propres, son esprit, ses traditions profondes. Dès l'immatriculation, j'en sentis le poids, les nouveaux inscrits, par groupes de cinquante environ, étant salués par le rector magnificus, maire de cette commune libre — sans talar ni huissier — qui vous remettait une carte d'étudiant, souhaitait la bienvenue dans la famille académique et serrait la main à chacun.

Hybride — ou batracien ! — j'appartenais tout à la fois à la faculté des lettres (philosophie I) et à l'école normale supérieure, relevant tantôt de l'une tantôt de l'autre, suivant les cours. A Neuchâtel, j'avais batifolé, m'enivrant de lectures, de latin, de philosophie sans rapport immédiat avec l'examen du brevet pour l'enseignement secondaire. Non pas que j'eusse perdu mon temps, mais l'allemand — pour lequel je n'avais aucune affinité — la pédagogie théorique et pratique, la gymnastique exigeaient une préparation. Ayant bridé ma fantaisie, je souscrivis docilement au programme des cours indispensables, d'autant plus qu'au menu obligatoire — les cours du troisième semestre préparant à l'examen — s'ajoutait un royal hors-d'œuvre — les cours de la faculté — pour ceux qui rêvaient de conquérir d'autres titres universitaires (doctorat, maître

de gymnase). Cinq ou six fois plus de choix qu'à Neuchâtel. Et je piquai dans le hors-d'œuvre avec frénésie.

Mais j'avais fait un faux calcul en négligeant à Neuchâtel la langue de Goethe sous prétexte que je prendrais les bouchées doubles à Berne dans une ambiance germanique. Hélas, les Alémaniques, en toutes circonstances, dans les corridors et les auditoires, ne nous parlaient qu'en français, et les professeurs nous invitaient à présenter nos travaux ou à répondre... dans la langue maternelle. Et les cours, dans les grandes disciplines où s'esquissaient et se peignaient des idées générales, m'étaient quasi incompréhensibles. Résultat misérable, par ma faute, et ce n'est pas à l'Université de Berne que j'augmentai au début mes maigres connaissances d'allemand !

Une dizaine de sociétés d'étudiants animaient la vie universitaire. « Belles-Lettres » n'avait pas essaimé à Berne. « Zofingue », dont les ramifications s'étendaient à toutes les hautes écoles suisses, et « Stella » y comptaient une section. Quand j'arrivai à Berne, « Stella » tombait en léthargie, les deux derniers actifs passant alors leurs examens finals en médecine et deux vétérinaires accomplissant leur dernier semestre. Elle était l'unique société de langue française à l'université et jouissait d'une certaine cote d'amour par son non conformisme, son semblant de nonchalance, son « chahut » à la romande, persifleur et spontané, opposé en principe aux règles strictes et sévères de l'étiquette teutonique de certains « corps » copiant Heidelberg ou Iéna.

Ayant troqué la casquette grenat de Neuchâtel contre celle de Berne, d'un bleu violet, je recrutai des compères : R. Steiner, l'actuel président de l'ADIJ, et G. Sprenger, futur aviateur militaire. Nous obtînmes l'été durant un succès de curiosité ; puis, dès l'automne, notre triumvirat s'enrichit d'une volée de bacheliers bruntrutains, pharmacien, dentistes, juristes, médecins in spe. Et l'étoile romande scintilla de nouveau sous la voûte académique ! Ce qui ne contribua certes pas à accroître ma maîtrise de l'allemand...

Les Romands égarés à Berne pour un ou deux semestres, membres de « Zofingue » ou d'« Helvetia », s'en tiraient mieux que nous, les objets de leurs séances étant débattus en dialecte ou dans la langue officielle.

Si l'atmosphère stelliennne de Neuchâtel m'avait paru parfois asphyxiante et rétrécie aux seuls problèmes jurassiens ou aux sciences économiques, « Stella bernensis », en revanche, où convergeaient les soucis propres à chaque faculté et où chacun se sentait inconsciemment engagé dans la défense d'une culture face à la majorité alémanique, convenait à ma nature combative, frondeuse et portée à l'opposition.

* * *

Berne comptait alors 110 000 habitants. Bernois de la ville et de la campagne constituaient le gros de la population. Ni le corps diplomatique, limité à quelques grandes légations et ambassades, ni l'administration attirant un flux de Confédérés n'avaient atteint l'état congestif et pléthorique que nous leur connaissons aujourd'hui. La plupart des étudiants y vivaient à demeure, ne rentrant dans leur famille que deux ou trois fois par trimestre. Je gîtai à la Länggasse, chez un couple de Vaudois, de braves gens sans enfants qui me couvraient d'attentions. Quant

à la pension, simple et bonne, je l'avais dénichée dans une institution créée par une union chrétienne, fréquentée surtout par des employés romands. De sorte que je continuais à faire fi de l'allemand et de son corollaire « schwyzerdütsch ».

Les Bernois étaient fiers de leur université, dont la réputation, avant 1914, surtout en médecine et en droit, avait dépassé les frontières du pays. Population et police, indulgentes envers une jeunesse turbulente et studieuse, considéraient que l'« Alma mater » formait une république autonome dans le cadre de la cité, que jeunesse se passerait et que les futurs pasteurs, juges et professeurs trouveraient un jour la sérénité de leurs fonctions dans la dignité de la toge, de la robe talaire, de l'uniforme et de la société bourgeoise. Et jamais les frasques goliardiques — il y en eut ! — ne provoquèrent protestations de la presse ou propos blessants du gros public. On savait que maints étudiants sortaient de la toute petite bourgeoisie, que beaucoup vivaient chichement et que certaines extravagances constituaient des exutoires aux travaux forcenés du laboratoire ou des séminaires et à la vitalité d'une jeunesse qui venait seulement de découvrir la pratique des sports.

L'ambiance « Biedermeier » et louis-philipparde convenait d'ailleurs fort bien à la sentimentalité germanique. La dizaine de sociétés portant couleurs, groupant le tiers des étudiants — la plupart cessaient d'être membres actifs un an avant les examens finals — animait les couloirs, les auditoriums, le quartier de la Länggasse, et les arcades à certains jours : blanc, rouge, bleu, violet, orange, noir, vert, une gamme irisée où s'affichaient les tendances politiques, religieuses, nationales, régionales, voire professionnelles. Les sociétés mettaient en exergue les noms des « anciens » s'étant illustrés dans les sciences ou la politique ; et les « stamm », dans l'angle d'un restaurant bourgeois, accueillait autour d'une grande table ronde les actifs, les moins actifs et les vétérans de province en passage à Berne ; ceux-ci marquaient d'ailleurs leur visite par un don ou une tournée de chopes.

Les « chameaux » ou « Wilde », n'appartenant à aucun groupement, se recrutaient surtout chez les citadins bernois et chez les « Werkstudenten », fonctionnaires ou employés qui partageaient leur temps entre les cours et leur bureau et, l'âge aidant, considéraient d'un œil ironique et sceptique ce cérémonial étudiantin, factice et anachronique. Je les comprenais, car le service militaire m'avait mis en contact avec des jeunes issus de tous les milieux sociaux et qui avaient déjà mangé le pain amer des parias et des désabusés.

Que la vie estudiantine fût teintée de folklore, nul ne pouvait le nier. On se saluait solennellement en fendant l'air de la casquette, comme pour tenter un moulinet ; on n'osait mettre les mains dans les poches, habitudes chères aux collégiens ; le « vous » était de rigueur à moins qu'on ait rituellement fait « schmollis » (coudes enlacés !). Et lors des manifestations universitaires, les cadets, comme ceux de Gascogne, se présentaient en « Vollwicks », en grande tenue, culottes blanches, bottes, rapière et un dolman rappelant les officiers autrichiens, le tout tiré d'un vestiaire collectif. Les Stelliens recouraient rarement à cette carnavalesque tenue, si ce n'est pour le cortège aux flambeaux qui se déroulait dans la vieille ville plongée dans l'obscurité. Tambours rythmant le glas et

fanfare jouant la « Marche funèbre », l'université honorait les morts de l'année, professeurs et étudiants. Les torches étaient éteintes place de la Cathédrale, après que le recteur eut lu la liste des défunts et que les étudiants eurent chanté le « Gaudeamus igitur », affirmant ainsi que la vie suivait son cours. Et une « kneipe » confraternelle et bachique scellait d'anciennes amitiés et en engendrait de nouvelles.

Si la politesse et l'entregent étaient de rigueur entre membres des sociétés, certains enfantillages provoquaient des guerres de... collégiens. C'est ainsi que « Stella » vécut en état d'hostilités avec « Burgundia », section des étudiants catholiques, puissante, nombreuse et très collet monté. L'Hôtel du Jura, aujourd'hui disparu, proche de la gare, hébergeait nos « stamm » respectifs. Or, une ardoise apposée au mur affichait une réclame à la craie : « Burgunder offen »⁸. Un Stellien espiègle y avait apporté un petit correctif : « Burgunder besoffen »⁸, les gens de la Burgundia étant réputés pour leurs aptitudes bachiques ! Il s'ensuivit des mesures coercitives... comme entre États : rupture des relations diplomatiques (appelées... parisiennement « Verschiess ! »), retrait du salut, etc. ! Seules quelques sociétés pratiquaient encore le duel : « Rhenania », « Helvetia » et des groupuscules qui disposaient des leçons du maître d'escrime de l'université. On se gaussait fort, du côté romand, de ces éraflures, balafres, crânes tonsurés, pansements recueillis à l'aube, sur le pré, avec des sociétés ou « corps » de Bâle ou de Zurich.

Ces mœurs teutones, d'ailleurs déjà en voie d'extinction, ne nous impressionnaient guère. Nous préférions hanter les sociétés romandes qui nous accueillaient aimablement, maris en puissance ; les jeunes filles sérieuses attendaient au foyer l'élu de leur cœur, car il était de bon ton pour elles, même dans la petite bourgeoisie, de n'exercer aucune profession, à l'exception de l'enseignement. Les dimanches à la campagne, même sans lorettes ni grisettes, nous semblaient des Neuilly, des Robinson ou des Bois de Boulogne. L'Aar, paresseuse au nord de Berne, enjambée par deux grands ponts, au-delà de la forêt de Bremgarten, dévoilait des hameaux aux fermes charpentées comme des cathédrales, où « tout est ordre, calme et volupté », ordre des toises de bois entassées au cordeau et des rangées de pots de géraniums, calme et volupté des avant-toits couvrant et couvant les familles contre les intempéries et les indiscretions. Dans les restaurants campagnards, on se contentait d'une bouteille de bière, le petit vin blanc étant inaccessible à nos escarcelles.

Une séance hebdomadaire se tenait au « stamm ». Proche de nous s'installaient des notables pour y jouer aux cartes, bourgeois bedonnants, fumant des cigares, caricatures des philistins persiflés par les chansonniers. Nous reconnaissons l'ancien conseiller fédéral Forrer, surnommé le « lion de Winterthour », l'administrateur de l'université, hirsute et bienveillant, d'autres, avocats et notaires, indulgents pour notre exubérance. Des conseillers nationaux s'attardaient parfois au « Jura », notamment MM. Choquard, le populaire préfet d'Ajoie, et Calame, chef radical neuchâtelois, qui nous payaient généreusement une tournée, « par sympathie pour les Romands ».

⁸ « Burgunder offen » : vin de Bourgogne ouvert. « Burgunder besoffen » : membre de la Burgundia saoul, ivre.

Il m'arrivait parfois de m'égarer au Conseil national, quand l'horaire des cours le permettait. Discussions que nous taxions d'oiseuses et soporifiques et qui ne rehaussaient pas le prestige du parlementarisme auprès d'une jeunesse ivre d'action et volontiers intransigeante, d'autant plus que je commençais à dévorer et l'« Action française » et l'« Humanité ». Le groupe socialiste comptait quelques Romands en vue : Naine, Paul Graber, le syndicaliste Gropierre ; Grimm, au masque énergique, et Greulich, à la barbe fleurie de patriarche, étaient en vedette. Les Genevois Villemin et de Rabours eussent joué un rôle à la Chambre des députés à Paris par leur éloquence incisive et spirituelle, tandis que Maillefer, radical vaudois, et Calame, son coreligionnaire neuchâtelois, cultivaient un genre sérieux et très helvétique. On se montrait le conservateur lucernois Walther, le « faiseur de rois », tant son influence était grande dans tous les groupes, et la nouvelle équipe agrarienne avec quelques têtes, notamment Minger, Staehli, l'Argovien Abt, ironique et brutal. J'eusse ri aux éclats d'un rire irrévérencieux si on m'avait prédit qu'un jour je m'assiérais dans cet hémicycle aussi désordonné et rappelant plus la Bourse qu'un Parlement.

Nous atterrissions quelquefois à la « Grande Cave », brasserie bavaoise célèbre par son foudre impressionnant, genre taverne de Faust, et qui évoquait si bien Gambrinus et toutes les Allemagnes. Au surplus, les exigences de l'étude et la fragilité de nos moyens ne nous permettaient aucun écart. Le cinéma était quasi inconnu, les déplacements se faisaient pedibus cum gambis. Et par les soirs doux de l'été, l'étoile stellienne brillait sur l'esplanade des remparts, lors des concerts des diverses fanfares et harmonies de la cité. On se contentait de prendre l'air, doucette-ment.

Les souvenirs estudiantins se rapportent plus aux semestres ultérieurs qu'au début de mon séjour à Berne, car en cet été 1921 je ploiais encore sous le choc de la mort brutale de mon père et je craignais pour l'avenir de mes études, quel qu'ait été l'incommensurable dévouement de ma mère et de ma sœur. Dans cette semi-obscurité, un rayon de soleil : par un heureux hasard, sur simple annonce, on me confia quatre heures hebdomadaires d'enseignement du français à l'Institut Grunau, à l'entrée de Wabern. En tout et pour tout, deux élèves très doués, fils de diplomates. Ma ligne d'arrière était ainsi assurée financièrement.

XVI. Excelsior : devenir officier

En juillet, je reçus un ordre de marche pour l'école d'officiers, d'une durée de 82 jours, à Colombier. Ivre de joie, à n'en pas croire mes yeux. Certes, on m'avait proposé pour l'avancement, lors du cours de répétition accompli aux Franches-Montagnes. Mais à la fin de l'école de sous-officiers, je n'avais obtenu qu'une dispense momentanée, les prescriptions légales étant formelles : tout caporal doit payer son galon dans une école de recrues. En bonne logique, j'aurais dû d'abord être convoqué dans une école de recrues, quitte à bénéficier d'une réduction de quinze ou vingt jours pour service déjà accompli comme caporal.

Ainsi le rêve de mon enfance, celui de mon adolescence, se réaliserait : l'ancien polisson, bravache, bataillard et chef de bande à Tripoli de Moutier et à Montignez en Ajoie deviendrait officier ! Ma mère, fière qu'on

m'eût distingué — sa famille comptait une lignée de dragons — se borna à me conseiller de ne pas abandonner la proie pour l'ombre et les études pour l'armée, de ne pas devenir officier instructeur, une carrière dont elle se méfiait. Et je lus dans son regard, tout comme jadis dans celui de mon père, sans qu'elle fît aucune déclaration, que le bonheur de son fils unique représentait une raison de vivre et valait maints sacrifices.

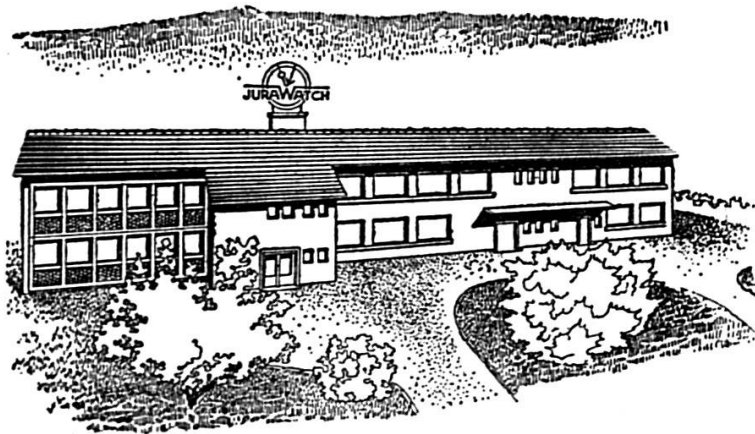
Nous étions réunis, dans la cour d'honneur du château de Colombier, quarante-deux aspirants groupés en deux classes, l'une de langue allemande, l'autre romande comprenant des Fribourgeois, des Jurassiens et des Neuchâtelois. Car les écoles d'officiers de l'infanterie se faisaient encore dans le cadre des divisions. Et l'ancienne 2^e division, bilingue, formée d'un amalgame de six cantons, alliait les vertus de la discipline alémanique à la vivacité latine. Immédiatement après l'appel d'usage, on m'appela chez le commandant d'école, le colonel de Perrot, figure martiale, austère, au port aristocratique, connu pour son loyalisme à toute épreuve, son sens religieux du devoir, une virile élégance qu'il avait acquise comme cadet de la Garde au château de Potsdam. Il m'annonça froidement que ma présence était... illégale, que je n'avais pas encore payé mon galon de caporal et que l'autorité militaire bernoise s'était arrogé le droit de me convoquer indûment. Quid ? Mon cœur battait à éclater. En trois phrases, j'expliquai ma situation, l'examen et la proposition faite par mon unité, ma surprise personnelle, et le fait que j'ignorais tout de la Direction militaire du canton de Berne, où je ne connaissais âme qui vive, n'ayant jamais sollicité de passe-droit. Le verdict tomba sec : « Je prendrai contact avec qui de droit. » Et je fus maintenu à l'école sans que j'aie jamais su quelle erreur d'aiguillage s'était produite. L'affaire fut classée.

Une fois encore, la chance me souriait. Mais pendant trois semaines, le colonel de Perrot m'inspecta de près, me flaira sous toutes les coutures, constatant doctoralement qu'on voyait bien que je n'avais pas payé mon galon de caporal ! J'en souffrais. Je tins ferme et l'orage s'éloigna.

Notre volée d'élèves-officiers se ressentait de la lassitude due à la guerre. Non pas que la sélection ait été déplorable. Les étudiants en droit, en lettres et en sciences constituaient la moitié du contingent, complété par des instituteurs, des employés de banque, des techniciens, l'un ou l'autre paysan. Aucun artisan ou ouvrier⁹. L'esprit, excellent, tout d'émulation, tournait parfois à la rivalité, surtout entre Alémaniques et Romands. Certes, quelques fruits secs (et la vie les révéla) avaient été plus attirés par la fascination de l'épaulette que par l'amour des responsabilités, et comme dans toutes les écoles de cadets de tous les régimes, chauvinisme, enfantillages, facéties, propos très crus, idéalisme, camaraderie, fair play s'entremêlaient dans la vie quotidienne.

Le programme de l'école, justement dosé, tenait compte de l'éducation du chef, de l'instruction technique, de l'entraînement physique, d'un minimum de formation civique. Le colonel de Perrot, par sa seule présence, engendrait un climat de mystique et d'austérité. Jamais une menace, jamais un mot grossier, n'élevant même pas la voix. Ne fumant

⁹ Le général Guisan, dans son rapport sur le service actif, constate et déplore cette lacune dont les raisons sont plus psychologiques et sociologiques que politiques ou financières.



JURA WATCH

MANUFACTURE D'HORLOGERIE

Rue du Stand

2800 DELÉMONT

1598

Nos bons hôtels du Jura

Vous pouvez vous adresser en toute confiance aux établissements
ci-dessous et les recommander à vos amis

| | | |
|----------------------|---|--|
| BONCOURT | HOTEL-RESTAURANT LA LOCOMOTIVE Salles pour sociétés - Confort | (L. Gatherat) (066) 75 56 63 |
| MOUTIER | HOTEL SUISSE Rénové, grandes salles | (Famille M. Brioschi-Bassi) (032) 93 10 37 |
| MOUTIER | HOTEL OASIS Chambres et restauration de 1 ^{re} classe Salles pour banquets de 30 à 120 pers. | (Famille Tony Lœtscher) (032) 93 41 61 |
| LA NEUVEVILLE | HOTEL J.-J. ROUSSEAU Relais gastronomique au bord du lac Mariage, salles pour banquets | (Jean Marty) (038) 51 36 51 |
| PORRENTRUUY | HOTEL DU CHEVAL-BLANC 50 lits - bains - douches - ascenseurs - téléphones. Salles pour banquets - conférences - 220 - 60 - 40 places | (C. Sigrist) (066) 66 11 41 |
| PORRENTRUUY | HOTEL TERMINUS Hôtel de 80 lits, avec douches - bains - lift Rest. français - Bar - Salle de conférence | (R. Rey) (066) 66 33 71 |
| SAIGNELÉGIER | HOTEL BELLEVUE 3 salles pour noces et sociétés 80 lits - douche - bains - radio et télévision - tennis Membre de la Chaîne des rôtisseurs | (Hugo Marini) (039) 51 16 20 |
| SAIGNELÉGIER | HOTEL DE LA GARE ET DU PARC Salles pour banquets et mariages Chambres tout confort, très tranquilles | (M. Jolidon-Geering) (039) 51 11 21 |
| SAINT-IMIER | HOTEL DES XIII CANTONS Relais gastronomique du Jura | (C. M. Zandonella) (039) 41 25 46 |

ni ne buvant, ascétique, doué d'un regard magnétique, il exigeait au summum, payant d'exemple : un chevalier incarnant la notion de servir, désintéressé, insistant sur le fait que l'armée, dans la société contemporaine, était la dernière institution à ne pas succomber à l'argent. Aucun de nous ne l'aimait, mais tous le respectaient, spécimen d'un monde en voie de disparition... Une seule pédagogie : celle de l'exemple.

Ses deux adjoints romands devinrent d'illustres soldats : les premiers-lieutenants Roger Masson, futur chef du Service de renseignements lors de la deuxième guerre mondiale, et Marius Corbat, futur commandant du 1^{er} corps d'armée. Tempéraments opposés et complémentaires : l'un vibrant, généreux, jugeant l'homme dans ses intentions autant que dans ses résultats, l'autre ironique, précis, économe de mots, ramenant les problèmes à quelques idées fondamentales ¹⁰.

Nous étions dix à partager un dortoir. Un brosseur s'occupait de la chambrée et de nos effets personnels, à l'exception des armes, et ce pour une retenue journalière de 30 centimes sur notre solde de 6 fr. 50, à laquelle s'ajoutait une redevance d'habillement. Les repas, pris au mess, nous coûtaient 5 francs. On s'efforçait d'y parfaire notre éducation, sans contrainte : tenue à table, discussions sans éclats de voix, conversation déférente avec nos instructeurs, interdiction de fumer, de s'asseoir ou de quitter ses commensaux avant que ne vienne discrètement l'autorisation. Un pensionnat fédéral pour jeunes gens de bonne famille !

Si l'instruction technique occupait une place importante du programme — connaissance du fusil et de la mitrailleuse avec acquisition des réflexes dans la nuit et les yeux bandés, tir, lecture de cartes, orientation dans le terrain, croquis panoramiques dans lesquels Corbat excellait — l'entraînement physique était aussi très poussé : gymnastique suédoise, obstacles, escrime à la baïonnette et au sabre... de bois, équitation, marches combinées avec des exercices tactiques (40 à 50 kilomètres sans allègement de tenue). Et quand certains tremblaient à l'idée de franchir un fossé ou une fontaine à cheval, on entendait Masson s'écrier en se plaçant à vos côtés : « Comme Turenne, tu trembles, vieille carcasse ! ». Et nul n'osait se dérober, ni l'homme ni la bête !

Toute la chaîne jurassienne dominant le lac de Neuchâtel, depuis le Chasseron au Chasseral, n'avait plus de secrets pour nous ; on l'avait disséquée, aussi bien qu'un géologue. Certain jour, l'arme portée, on descendit au pas de gymnastique du Creux-du-Van jusqu'à Noiraigue, puis de Bôle à la caserne où un défilé au pas de parade et un maniement d'armes uni sono — je n'en ai vu de pareils qu'à Moscou, sur la place Rouge — faits de fierté et de sourde protestation, attestaient de notre résistance physique, soulignée encore par un puissant « Hourrah » ! Suant, courbaturés, on nettoyait d'abord son arme ; ensuite, la douche, collective et bienfaisante, où l'homo animalis, chantant ou sifflant, reprenait ses droits sur l'individu en mal de dressage dont on avait voulu éprouver les limites extrêmes de la résistance physique et de l'obéissance. Le point zéro !

Avant l'appel principal, sans qu'on eût le temps de s'étendre dix minutes sur son lit, ultime coquetterie : imberbe ou non, il fallait se raser.

¹⁰ Masson et Corbat, mes chefs de l'Etat-major général, devinrent par la suite des amis personnels.

Et les gillettes couraient sur la peau tandis que quarante solides gailards entonnaient en sourdine les refrains à la mode. Si bien que le soir, après quelque courte et bourgeoise promenade dans le vieux Colombier ou un saut à Neuchâtel, on tombait dans un sommeil réparateur.

Événement inoubliable, un de ceux qui m'ont le plus profondément marqué, tout comme la découverte du Tessin deux ans auparavant : la découverte de l'Alpe. En 1914, j'avais bien franchi le Jochpass, d'Engelberg à Melchtal, avec ma classe de l'école secondaire de Moutier, mais dans le brouillard et la pluie, de sorte que le paysage nous avait été caché. J'eus plus de chance avec notre classe d'aspirants qui, pour s'initier à la montagne et à la fortification permanente, effectua un voyage de quatre jours dans la région de Saint-Maurice : Lavey - Morcles - Dailly - l'Aiguille - Riondaz - la Petite Dent-de-Morcles. Deux soirées vécues à Riondaz, dans des baraquements, à 2000 m., dans une paix élyséenne, me fascinèrent. On était à fin août, sous un ciel bleu foncé, vers 22 heures. Pas un bruit, pas une lumière ; une petite brise venait de la montagne. En face de nous, les Dents-du-Midi, violet foncé et barrant l'horizon. Derrière nous, lourde de silence, la Dent-de-Morcles.

Soudain, alors que nous humions l'air devant le cantonnement, quand s'allument les étoiles, Perrinjaquet, étudiant en théologie à Neuchâtel, cantus magister de « Zofingue », entonna un vieil air populaire. Alémaniques, Romands, nous étions rassemblés. Et les chants se succédèrent, chants d'amour, de guerre, de marche, alternant en allemand, en français et en italien, virils ou sentimentaux, gais ou langoureux. Cette fusion des voix créait la fusion des cœurs ; sans vains discours, dans ce site tourmenté, je découvrais charnellement la « patrie », qui n'était plus seulement mon Ajoie natale, ni le Jura que je connaissais à grands traits ou la cérébrale émotion de la « Gloire qui chante », ni même cette Romandie de ma langue. Moll, le Zofingien de Soleure, Graessly, le « Burgunder » de Berne, Gremaud, l'instituteur de La Chaux-de-Fonds, Maillard, le pharmacien fribourgeois, tous communiaient, Confédérés consumés de ferveur. J'ai passé depuis des centaines de soirées dans l'Alpe ; et chaque fois, je me remémore le bivouac de Riondaz.

* * *

L'école d'officiers, dans une armée de milice, ne peut prétendre, avec raison, dispenser la culture générale comme dans les écoles militaires des armées étrangères. On commentait les règlements essentiels, sous la direction du major Perrin, honnête et conformiste ; on comparait les procédés de reproduction cartographique ; on découvrait l'abc de la balistique. Le colonel de Perrot nous présentait un bref aperçu de l'histoire de la neutralité helvétique, de ses conditions ; réaliste, il exposait en détail les causes de la chute de l'ancienne Confédération et le déroulement des campagnes militaires dont le pays eut à souffrir en 1798-1799. Nous avions tous la foi du charbonnier : le doute ne nous effleurait pas ; la Suisse, par sa neutralité, facteur d'équilibre, au centre du continent — la mystique du Gothard — devait être défendue, d'autant plus qu'elle préfigurait, par l'entente des peuples divers qui la composaient, l'image de l'Europe en l'an de grâce... 2200 ! Progressistes et conservateurs, nous étions unanimes ; condamnés à la défensive, nous saurions nous défendre !

Aucune contestation. Malgré un parlement porté à rogner le budget militaire, la grande muette devenait aussi la grande naïve, les brutales expériences de la guerre n'ayant pas encore pénétré nos doctrines. Nos instructeurs se leurraient-ils ? Nos exercices ne comportaient que fusils, mitrailleuses et grenades, comme si l'artillerie et l'aviation n'eussent pas encore donné les sinistres preuves de leur efficacité¹¹. Ce handicap tactico-technique était compensé toutefois par l'esprit humaniste et d'une noble inspiration dans lequel nous baignions. Je me souviens d'un incident banal : trois de nos camarades, étourdiement, lors d'une patrouille, s'étaient égaillés comme grives en vendange. Banale maraude, qui arriva aux oreilles du colonel de Perrot. Invités à s'annoncer, ils se turent, craignant une algarade ou une punition. Fallait-il recourir à une punition collective ? Pressés de remords et d'engueulades à la cantonade, ils avouèrent leur peccadille en cherchant à la justifier. Le rigoriste calviniste admit la peccadille, les blâma de ne pas s'être annoncés sur le champ et les punit pour... avoir cherché mille excuses, l'excuse étant une preuve de lâcheté, d'absence de courage, de manque de volonté. Jugement rigide, qui ressortait de l'impératif kantien, admettait les faiblesses humaines, mais exigeait des responsables de l'ordre social une attitude loyale et le sens des responsabilités.

Quand les feuilles commencèrent à tomber, les aspirants furent licenciés sans cérémonie, proposés au grade de lieutenant d'infanterie à leurs gouvernements cantonaux respectifs. Nous étions harcelés par les tailleurs militaires nous bombardant d'offres pour la fourniture d'une garde-robe conforme à l'ordonnance et aux indemnités que versait la Confédération à tout nouveau breveté : 750 francs. Le 2 janvier 1922, je recevais de la Chancellerie de l'Etat de Berne un rouleau contenant mon brevet de lieutenant, l'avis que j'étais invité à prendre possession d'une cantine et de divers effets militaires au jour J et qu'au surplus on m'allouait la somme de Fr. X conformément à l'arrêté fédéral du...

Il aura fallu le service actif de 1940 et l'intuition du général Guisan pour entourer d'un certain decorum la promotion des futurs officiers. En maintes circonstances, j'ai procédé, au nom des cantons, comme directeur militaire, à la remise des brevets : cérémonie impressionnante par la participation des parents et des proches à cet acte officiel. La fierté se lisait dans les regards de simples citoyens, gauches dans leurs habits endimanchés, de braves mamans, de fiancées et de sœurs craintives et émues. Et des larmes qu'on aurait voulu étouffer coulaient sur ces faces basanées quand on appelait devant le front le lieutenant X pour lui remettre, au nom de l'Etat, face au drapeau fédéral, un brevet qui lui conférait plus de devoirs que de droits. Et je songeais au rouleau contenant un brevet officiel et une dragonne, qui m'avait été remis par la poste au seuil de l'an 1922 ! Et je voyais chaque fois en pensées mon père, ma mère, ma sœur aînée, qui auraient eu, en cet instant-là, une juste récompense pour tous les sacrifices discrètement consentis.

Je retrouvai le chemin de l'université, conscient d'avoir subi une profonde maturation. Moulé dans un creuset, j'avais acquis — ce que ni les livres ni les cours ne pouvaient me donner — l'esprit de décision, l'art de s'imposer, le goût de l'effort et de l'ordre, la notion de servir l'Etat

¹¹ Pour être juste, j'ajouterai que si les services d'instruction donnaient les éléments classiques des sciences militaires, les cours de répétition, plus aérés, comportaient l'application des expériences de la dernière guerre. (Cf. chap. XIV.)

et les valeurs sans lesquelles il sombre dans le chaos. On avait alors sous les yeux le spectacle de l'Allemagne en proie aux « putschs » des extrémistes, celui de l'Italie qui s'enlisait dans les menaces de guerres civiles, celui de la Russie dont le vaste empire s'effondrait dans les convulsions, la misère, la famine. Et surtout, dans cette ambiance d'action, j'avais respiré ce qui convenait le mieux à mon tempérament : le mépris des ventres mous, des esprits hésitants. Vis-à-vis de mes jeunes camarades, qui vivaient encore dans l'insouciance fantaisie post-lycéenne des premiers semestres, je fis figure de « dur ». Epanoui, j'abandonnais les derniers résidus d'une adolescence tourmentée.

XVII. Soucis d'examens : étape ou terminus

A Neuchâtel, livré à un travail frénétique et désordonné, j'avais surtout pratiqué l'art pour l'art, me livrant à une orgie de latin, de paléographie, de vieux français, ignorant délibérément le programme de l'examen auquel je me destinais. A Berne, le fameux « bain germanique » se révélant inutile, après quelques semaines, je fus touché par le trac, la fameuse crainte de l'échec, car je prenais conscience de ma totale impréparation en allemand. L'école normale ne m'en avait donné ni le goût ni les connaissances premières. Je m'astreignis docilement à suivre les cours et exercices pratiques de la « Lehramtschule ». Nous étions trois Romands à pénétrer dans les arcanes de la langue de Klopstock sous la conduite du professeur von Greyerz, patient, et qui se bornait à dodeliner de la tête quand nous lui contions des hérésies grammaticales ou que nous restions bouche bée dans la conversation. La traduction d'une ou deux œuvres classiques me révéla mes faiblesses. La gymnastique, donnée par un brave homme qui apposait sa signature dans nos livrets de cours sans jamais nous reconnaître, offrait une diversion bihebdomadaire, et les cours de méthodologie de M. Schrag, vénérable barbu, inspecteur de l'enseignement secondaire, complétaient mes exercices pratiques d'allemand.

J'aurais voulu savourer comme ils le méritaient les exposés scientifiques du professeur Haerberlin sur les grands courants philosophiques et pédagogiques, des classiques aux derniers théoriciens. Hélas ! je n'y entendais mie. Ceux du professeur Maync, Francfortois aux grandes envolées et dont les synthèses m'étaient plus accessibles, m'obligeaient à consulter des ouvrages de littérature... le dictionnaire à la main ! Et les cours du petit professeur Woker, un Allemand très libéral, sur l'histoire contemporaine, et ceux du professeur Feller, profond, critique, sur l'histoire suisse, m'aidaient quelque peu à combler mes lacunes monstres en allemand.

Abandonnant l'italien — enseigné en allemand comme une langue morte — je me consacrai à la géographie humaine, guidé par je ne sais quel pressentiment que cette discipline nouvelle me serait de quelque utilité si je continuais mes études. Car ce rêve me hantait... et trois professeurs m'y encourageaient, qui m'avaient accepté dans leurs « salles d'exercices » : Gonzague de Reynold, patricien de Fribourg, écrivain et historien, Karl Jaberg, linguiste et romaniste connu au-delà de nos frontières, Richard Feller, incarnant le scrupule scientifique, historien de la vieille République de Berne et des institutions confédérées. Je suivais les cours de ce brillant trio académique avec enthousiasme, m'astreignant

aux répétitions et aux travaux qu'ils exigeaient, bien qu'ils n'eussent aucun rapport avec l'examen qui m'attendait ¹².

Et j'arrivai à l'examen, en avril 1922, clopin-clopant. Un examen sans rapport avec les cours que j'avais suivis, mélange de bonhomie et de pédanterie, où l'histoire et la littérature étaient prospectées à vol d'oiseau, l'encombrante encyclopédie — synecdoque, catachrèse et autres figures de style ! — confondue avec la culture. Nous nous trouvions cinq candidats et une candidate, renouant avec des maîtres dont nous avons connu jadis les marottes, les ficelles, les faiblesses, les qualités, au temps béni de l'école normale et du gymnase. Plus qu'un examen universitaire, c'était... le retour aux sources, l'assaut pour nous de forteresses dont on connaissait déjà les points faibles, tant les hommes changent peu et les enseignants deviennent inconsciemment... des disques. C'est pourquoi, m'obligeant à une véritable retraite, un mois durant je passai et repassai les cours et les livres dont je m'étais abreuvé trois ou quatre ans auparavant, le temps des cénobites ! Nous obtînmes tous un nouveau parchemin, aux limites moins étendues mais plus profondes, nous conférant le droit d'enseigner certaines disciplines dans les écoles secondaires du canton de Berne.

Malgré nos succès personnels, l'horizon apparaissait sombre dans le pays. La crise économique battait son plein, des fabriques se fermaient, d'autres essaïmaient, et des communes aux abois envisageaient, pour restreindre leurs dépenses, de supprimer certaines classes. Aucun poste en vue. Devrais-je attendre en me contentant de menus remplacements ? Devrais-je embrasser la carrière des armes qui m'attirait ? Devrais-je continuer mes études, à la conquête du doctorat ou du brevet de maître de gymnase, comme m'y incitaient mes « maîtres » spirituels de l'Alma Mater bernensis ? Sans ressources, en vivant d'articulets littéraires et de leçons privées ? Sans consulter l'oracle de Delphes ou les augures de la république, il fut convenu, en conseil familial, que je continuerais sur ma lancée, partageant mon activité entre l'université et l'armée... tant que ne se présenterait pas une place. Ma mère tranchait le nœud gordien avec son habituelle intuition : « Aie confiance en Dieu ! » Que pouvais-je lui rétorquer ? Comme un héros de Ramuz, j'aurais pu soupirer : « On croit que l'on mène, mais on est mené. »

Décembre 1972.

Virgile MOINE

¹² Tous les trois devinrent ensuite mes guides et mes conseillers jusqu'à la soutenance de ma thèse devant la Faculté des lettres, en 1929. J'évoquerai leurs portraits dans la phase suivante de mes « Souvenirs ».